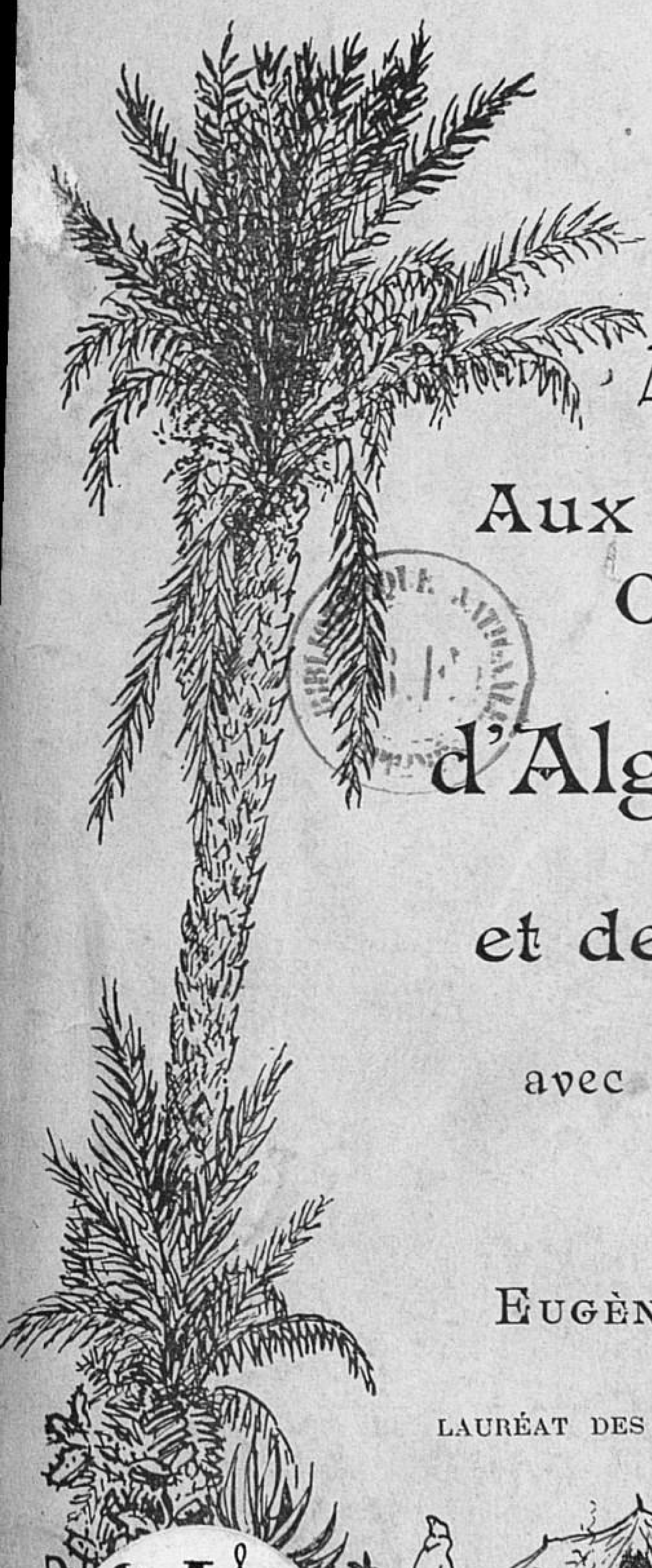


20.865



Aux
Oasis
d'Algérie

et de Tunisie

avec illustrations

PAR

EUGÈNE GALLOIS

LAURÉAT DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE



8. L⁸
2143 K

BIBLIOTHEQUE
MUSEE
D'ALGER

112779

710
Wk

445

Ouvrages et Brochures de voyage

DE E. GALLOIS

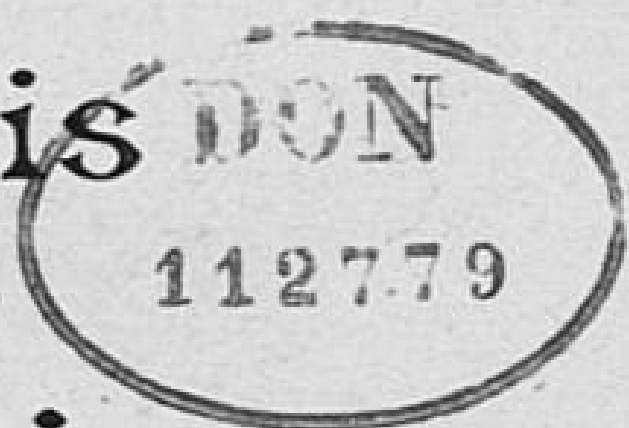
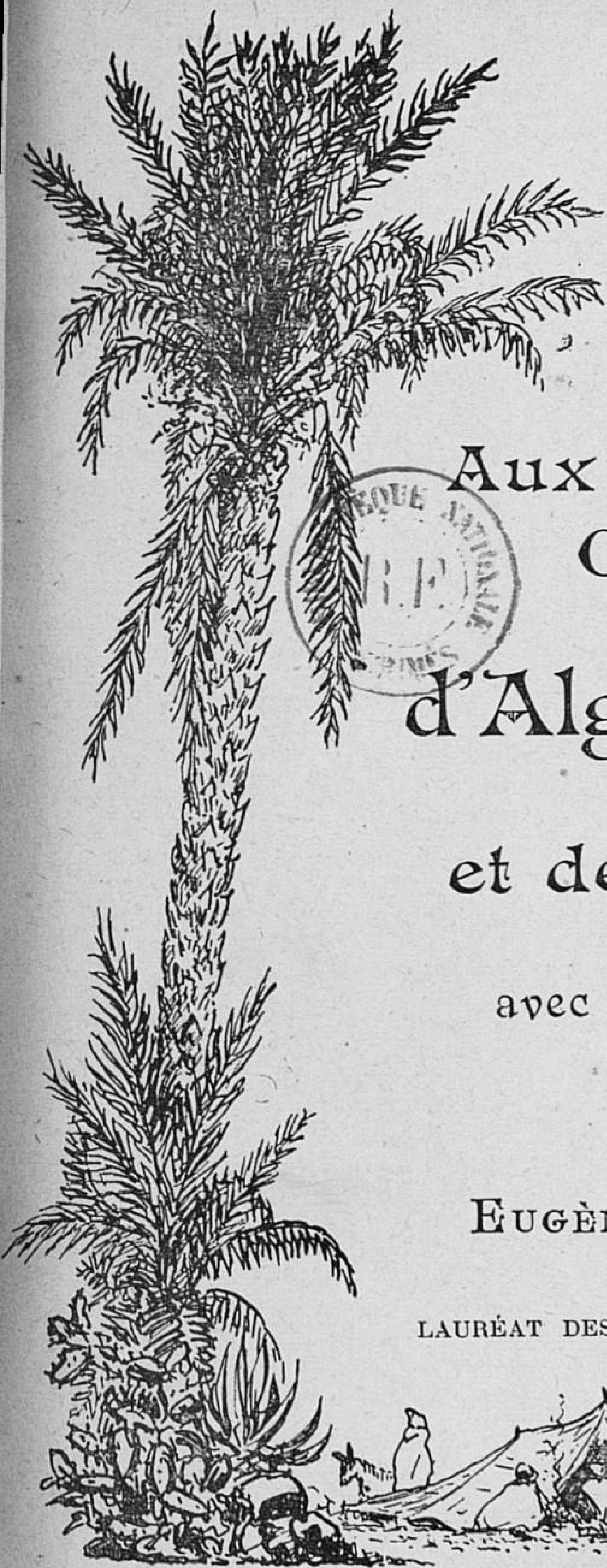
PROMENADE EN RUSSIE
UNE TRAVERSÉE
EXCURSION A LA CAPITALE DE TAMERLAN
(*Au Turkestan*)
UNE VISITE A L'ILE DE JAVA
LES VOLCANS DE JAVA
RUINES ET ANTIQUITÉS RELIGIEUSES JAVANAISES

A TRAVERS LES INDES

AU PAYS DES PAGODES ET DES MONASTÈRES
(*En Birmanie*)
EXCURSION DANS LA PÉNINSULE IBÉRIQUE
(*Espagne et Portugal*)
LA FRANCE D'ASIE
(*Indo-Chine*)
LA FRANCE EN OCÉANIE
(*Nouvelle-Calédonie, Archipels Polynésiens*)
VOYAGE AUTOUR DU MONDE
PAR L'OCÉANIE
A LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE
UNE CROISIÈRE DANS LE LEVANT

AU JAPON

Ces volumes illustrés par l'auteur, pour la plupart, se trouvent dans les Agences de voyage et à la Librairie de la Galerie d'Orléans, au Palais-Royal.



Aux
Oasis
d'Algérie

et de Tunisie

avec illustrations

PAR

EUGÈNE GALLOIS

LAURÉAT DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE



On connaît ou l'on est censé connaître les routes qui de France mènent en Afrique ; et les lignes de navigation n'offrent que l'embarras du choix si l'on ne redoute pas la mer ; mais comme bien des voyageurs reculent encore devant une traversée de la Méditerranée, il paraît intéressant de rappeler qu'aujourd'hui on peut passer sur le sol africain presque sans s'en apercevoir grâce au service combiné des chemins de fer français et espagnols avec lesquels correspond un service maritime rapide ne mettant que quelques heures de nuit à franchir la distance de Carthagène à Oran. Aussi est-ce de cette dernière ville que partira l'itinéraire dans lequel je veux entraîner à ma suite le compagnon désireux de faire plus ample connaissance avec le désert, comme je l'ai fait moi-même.

Mon intention ne saurait être d'écrire un livre, si modeste qu'il puisse paraître, sur les vastes domaines acquis à la France dans l'Afrique du Nord. Nombreux sont ceux qui l'ont essayé dans le but de faire mieux connaître et apprécier ces belles contrées dont les Romains avaient su faire leur grenier d'abondance. Aussi je bornerai mes prétentions à transcrire simplement les impressions que j'ai ressenties au cours d'un long voyage dans une zone désertique facile à atteindre aujourd'hui et dans laquelle on peut circuler en toute sécurité, m'efforçant de dépeindre ces multiples oasis semées à la surface du désert telles « les taches sur une peau de panthère », ou mieux les îles verdoyantes de cet océan de sable.

Et je serai heureux si j'ai pu encore une fois de plus jeter quelque lumière sur un coin de notre beau domaine colonial en intéressant le lecteur sans le fatiguer.

L'AUTEUR

Algérie

ORAN

Nous ne saurions débarquer dans ce grand port de l'ouest de notre Afrique du Nord sans en dire deux mots.

Quand on arrive du large la baie au fond de laquelle s'est installée Oran s'ouvre vaste, garnie de hautes falaises dominées elles-mêmes par des montagnes, celle dite des Lions à la double bosse à l'est, et le Djebel ¹ Murdjadjo surplombant la ville à l'ouest, sans parler des collines à l'extrémité desquelles est campée la pittoresque citadelle (d'origine espagnole) de Mers-el-Kébir.

1. Montagne en français.

Nombreuses furent les vicissitudes par lesquelles passa la ville pour arriver à ce qu'elle est aujourd'hui (car on voudra bien excuser un peu d'histoire). Elle daterait d'un millier d'années et est donc d'un âge respectable, comme l'on voit ; elle n'eut pas des débuts très heureux, successivement ruinée, rebâtie, brûlée, prise d'assaut, etc., et ce pendant des siècles, lorsqu'au quinzième elle devint le repaire de pirates maures gênants pour l'Espagne, qui les réduisit et s'installa dans le pays conquis. Au début du dix-huitième siècle le dey d'Alger s'empara de la cité qui devait bientôt faire retour à l'Espagne pour la durée d'un demi-siècle, après lequel Oran redevint turque jusqu'au jour, où, en 1830, elle tomba entre nos mains.

Jusqu'alors elle semblait se blottir dans un repli de la haute pyramide portant encore le fort en nid d'aigle de Santa Cruz, qui domine de ses 300 mètres le port moderne, trop exigü pour les besoins actuels et que l'on va agrandir. Au-dessus d'elle s'élevaient les massifs remparts du Château-Neuf, actuellement encas-

tré dans la ville, car, bientôt à l'étroit dans son ravin, Oran étagea ses maisons jusqu'aux bords du plateau de Karguentah qui se couvre de constructions et offre l'aspect d'une cité toute moderne avec ses avenues plantées, sillonnées de tramways électriques, ses larges rues aux magasins bien achalandés, aux cafés animés, ses places où joue la musique et sur lesquelles se dressent Préfecture, Hôtel de Ville, et autres édifices publics. Chaque religion a son temple, et la mosquée (du pacha) en particulier mérite d'être signalée. Nous ferons la même remarque pour le musée si modeste qu'il soit, et pour les belles casernes neuves élevées dans le style mauresque. Nous ne saurions encore oublier de jeter un coup d'œil à la promenade de Létang avec ses terrasses et de faire à travers les bois de pins l'ascension facile du Murdjadjo offrant de superbes points de vue panoramiques de son plateau dont l'altitude varie entre 500 et 600 mètres.

Le long du littoral ouest il est aussi une jolie route en corniche conduisant à

Mers-el-Kébir par les bains de la Reine et le village fréquenté de Saint-André où se montrent de gracieux cottages dans la verdure exotique de leurs jardins.

Si nous l'osions, nous nous arrêterions bien encore pour flâner par les rues, jetant une œillade aux accortes cigarières, aux brunes filles d'Espagne, regardant passer des mules insouciantes, des ânes minuscules, et surtout de ces Arabes drapés négligemment et contrastant par leur calme avec la cohue des gens affairés, avec le vacarme des charretiers excitant leur attelage ; nous nous mêlerions à cette foule grouillante qui se presse aux bureaux de la loterie espagnole attirée par le mirage de quelque lot devant assurer si ce n'est la fortune, du moins une retraite suffisante pour pouvoir échapper à la loi du travail ; mais laissons là bêtes et gens, quelque curieux qu'ils soient à observer, car c'est après le désert, après ses vastes solitudes non microbées où le corps et l'esprit flottent à l'aise, faisant abstraction de tout souci absorbant et anémiant, que nous aspirons.

La gare, modeste baraque de bois, où stationne le train qui doit nous emmener, est là contre les remparts, et nous ne serons pas mal dans ces wagons du chemin de fer créé par la C^{ie} Franco-Algérienne et repris depuis par l'Etat. Déjà on y trouve un certain confort grâce à des couchettes, et prochainement on ne sera plus obligé de tirer ses vivres d'un panier ou d'esquisser un repas dans une modeste buvette, car il est question d'un wagon-restaurant.

AU SUD-ORANAIS

La route.

Au reste, ce n'est pas tout, car si la vitesse de la marche, modérée comme celle des chemins de fer algériens en général, s'est déjà accrue, elle s'accélèrera davantage par la suite raccourcissant la distance qui sépare le littoral du désert, de telle sorte que l'on gagnera plusieurs heures sur le trajet total calculé de façon à franchir de nuit les plateaux, réservant pour le jour la partie la plus intéressante. Si bien que ce sera la voie la plus courte, de Paris, et même d'ailleurs, pour gagner

le désert. Et maintenant voyons la route, car elle mérite bien quelques lignes de description.

Longeant d'abord, ou peu s'en faut, le littoral, la ligne dessert le petit port d'Arzew, pour piquer ensuite vers le sud, coupant la voie d'Oran à Alger, à Perregaux. On grimpe alors, et par fortes rampes, à travers le massif des Beni-Chougran pour monter sur les plateaux et l'on atteint bientôt la côte de 500 mètres, ayant laissé à gauche Mascara ; mais la montée se poursuit jusqu'à Saïda, où on est à plus de 800 mètres. La culture s'étend jusque là ; après ce sont de vastes plaines monotones que l'on traverse pendant des heures ; c'est ce que l'on pourrait dénommer la mer d' « Alfa », cette plante unique en ces parages, et sur l'utilisation industrielle de laquelle il n'est pas besoin de revenir. Son exploitation est affermée et à un prix qui semble prouver tout le parti rémunérateur qu'on en peut tirer.

Inutile d'insister sur cette fraction du trajet où c'est tout au plus si quelques lointaines montagnes, échancrant la ligne

de l'horizon, apparaissent comme des rivages dans ces désertiques solitudes, où se montrent isolés, égarés, de rares berrons escortant quelque maigre troupeau. La vie semble absente et la présence de l'homme et de la civilisation n'est évoquée que par les stations espacées, véritables redoutes garnies de meurtrières qui n'ont de raison d'être que pour la protection de la ligne et sa surveillance. Parfois le sol fléchit, se creuse légèrement, en des dépressions que l'on traverse ou l'on longe, réservoirs temporaires où viennent mourir des oueds¹ ; ce sont les « chotts » comme celui d'Ech Chergui, où le sable saturé de sel et de sulfate de chaux provoque dans ses miroitements sous l'effet de la lumière les fantastiques mirages. Le vent souvent fait rage ; dans ces vastes espaces dénudés il souffle en tempête, les orages passent en grondant, la pluie fouette et tombe parfois diluvienne à moins que ce ne soit la neige, assez fréquente au cœur de l'hiver. On

1. Oued signifie cours d'eau.

est du reste à une altitude (1 000, 1 200 1 300, mètres, et plus) qui justifie les frimas...

Aussi les djebels apparaissent-ils alors tout blancs prenant des physionomies de sommets alpestres bien que ne dépassant guère 2 000 et quelques mètres. A El Mekalis, un peu au-delà de Méchéria, village d'aspect peu réjouissant, on a atteint le point culminant de la ligne et l'on redescend alors par une sorte de défilé sur Aïn Sefra, qui, pendant des années, est resté le terminus du chemin de fer sud-oranais.

Placé dans une sorte de cuvette au bord d'un oued, qui, malheureusement, a trop fait parler de lui, puisqu'en un débordement furieux il a presque anéanti le modeste centre qui s'était constitué là en face les Etablissements militaires, Aïn Sefra est le siège de la subdivision militaire qui égrène ses postes dans le sud à des milliers de kilomètres reliant ainsi, on pourrait dire, au monde civilisé, nos pointes d'avant garde établies dans les oasis sahariennes du Touat et du Gourara.

Par une de ces fantaisies inexplicables de la nature se dresse là, tel un minuscule chaînon montagneux, une haute bande de dunes de sable dont l'éclat tranche sur le cadre sévère qui l'environne.

Bien qu'Aïn Sefra offre de la verdure, grâce aux plantations des jardins de la troupe derrière lesquels se dressent des casernes de style mauresque, l'hôpital, etc... à celles des avenues et de la place du village, et même grâce aux cultures indigènes environnant une modeste agglomération de huttes malgré les palmiers qui s'y dressent, on ne peut pas désigner ce pays comme oasis, c'est Tiout, à quelques lieues de là, qui apparaît la première avec ses quelques centaines de palmiers et à peu près autant d'habitants.

Le trajet devient alors plus pittoresque : on circule parmi des chaînons du Djebel Amour, dont certains dépassent 2 000 mètres, et cela pendant près de 150 kilomètres, région accidentée où il a fallu avoir recours à des travaux d'art, remblais, tranchées, parfois dans le roc,

ponceaux et même ponts, plus ou moins importants ; l'un d'eux, sur l'oued Dermel, au-delà d'un passage délicat, presque dans le lit du torrent au milieu des blocs de roches, surplombant parfois la voie d'une façon inquiétante, a été emporté en une crue, les piles de maçonnerie rasées et le tablier métallique, en trois morceaux, projeté à des centaines de mètres. Et dire que lors de notre passage rien n'aurait pu faire supposer pareille violence, à voir les flaques d'eau calme qui reflétaient le ciel.

On a dépassé Moghrar, où s'élève une oasis de 18 000 palmiers.

Là encore, se dressent de distance en distance, ces gares fortifiées, auxquelles il faut apporter de l'eau avec ces wagons-citernes nécessaires pour l'alimentation de plus d'un point de ce long ruban de fer. Auprès des gares flotte parfois le cher pavillon national, qui indique un de ces petits postes militaires échelonnés sur la route ; Duveyrier, l'un d'eux, était encore le terminus de la ligne, il y a peu de temps. Lors de notre passage c'était à

Beni-Ounif de Figuig que retentissait le « tout le monde descend » ; plus tard, c'était à Ben-Zireg, puis, peu après, ce sera à Béchar dit Colomb (en souvenir du général) ; la ligne se dirigera probablement ensuite vers Kenadsa. Nous touchons la frontière marocaine ; bientôt nous l'aurons franchie, et il pourrait bien se faire que le rail d'acier pénètre dans les flancs du Maroc et que le Tafilalet ne voie nos locomotives, qui siffleront peut-être un jour aux portes de Marrakesch en attendant qu'elles ne répondent aux sirènes des navires mouillés à Mogador. L'avenir est là, et ces prévisions pourront peut-être bien se réaliser un jour...

Le Figuig.

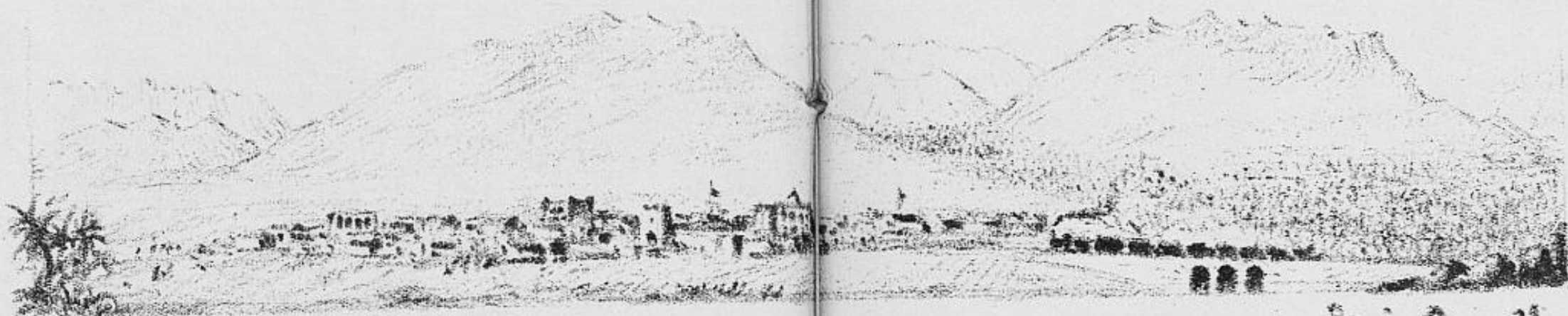
Pour l'instant, nous voici à Beni-Ounif, à l'antichambre du Figuig, qui apparaît au passage, comme par une porte ouverte, au-delà du col de Tarla par lequel se faufilent les eaux de Zousfana, une véritable et gaie rivière.

On est encore à une altitude de près de 900 mètres.

Présentement le Beni-Ounif, centre européen, n'est encore qu'une bien modeste ville embryonnaire disposée en damier sur une assise de roc avec des maisonnettes en terre ou en pierre (depuis que l'administration militaire l'a permis), badigeonnées en couleurs claires, avec des toits en terrasse, pour la plupart du moins ; si, il y a quelques mois, cette agglomération n'avait encore ni mairie, ni église, ni cimetière (on n'avait pas eu à enregistrer de mort jusque-là !), par contre elle possédait déjà une école, car la population sédentaire comportait au moins huit cents individus, employés aux travaux du chemin de fer, fonctionnaires ou commerçants, sans parler de l'élément militaire qui occupe la redoute située en avant de la gare et non loin du village indigène, à moitié ruiné, dont les maisons chancelantes s'élèvent sur les bords d'un oued au lit raviné. C'est encore là, à la suite de la blanche mosquée, que sont installés le bureau arabe et une infirmerie pour les indigènes. Il convient d'ajouter que le voyageur est sûr de trou-



La Seyne-sur-Mer

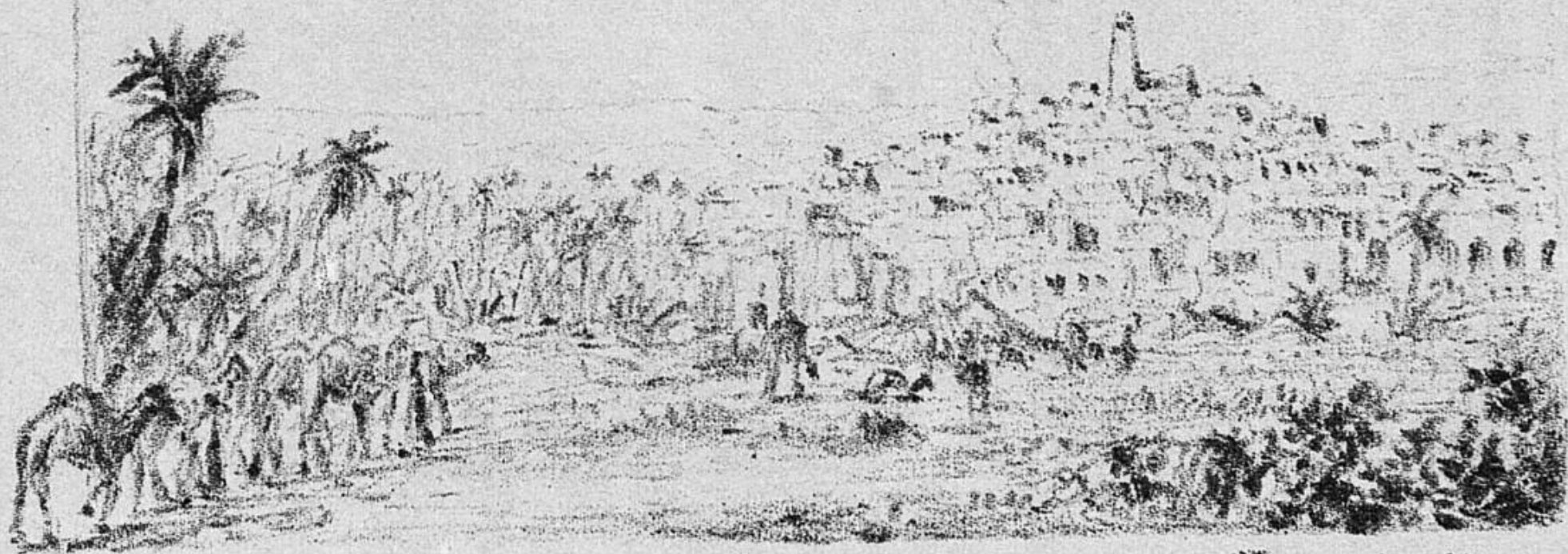


Semi Quenif



Li. A. 1899





Gaudoxia

ver déjà mieux qu'une pierre où poser sa tête à Beni-Ounif, mais un véritable hôtel portant le titre ronflant de Grand hôtel du Sahara ! Au sud de Beni-Ounif, au delà d'un tertre pierreux, s'étend à perte de vue le vrai désert..., tandis qu'au nord et en infléchissant vers l'Ouest, la vue se butte à de rougeâtres collines derrière lesquelles s'étend l'oasis qui apparaît encore par l'échancrure du col de Zenaga, désormais célèbre par l'attaque dont fut victime le gouverneur général et son escorte, procédé discourtois contre lequel il fallut sévir en faisant entendre la voix du canon, pour se faire comprendre...

Pénétrons donc par cette porte aujourd'hui ouverte à tous et qui le restera, il faut bien l'espérer, car les Ksouriens de Figuig semblent avoir compris que nous assurons la sécurité de leurs foyers et que leurs remparts de terre sont désormais inutiles pour les protéger contre une surprise de maraudeurs sahariens, grâce au voisinage de notre pavillon qui apparaîtra à leurs yeux comme un symbole de

paix et semblera un talisman protecteur.

Une fois le col, au sol tout raviné, franchi et laissant quelques « koubas¹ » sur notre droite, nous arriverons à l'enceinte de Zenaga où nos obus firent facilement une brèche encore béante. A quelques pas de là, se présente une sorte de place avec des « marabouts », tombeaux de saints personnages ; à côté, un bâtiment à triple arcade figure le « Palais de Justice », il rappelle certains édifices de Tanger, de même que la mosquée en partie ruinée par notre artillerie. On se perdrait facilement dans le dédale de ces ruelles étroites mais très propres, dont certaines forment de curieux passages couverts, avec logements au-dessus, et dans la construction desquels il y a quelque recherche d'architecture, alors que dans ces rues couvertes des cités sahariennes les plafonds sont ordinairement faits de simples planchers armés de poutres en troncs de palmiers à

1. Expression désignant ces édicules à coupole, chapelle ou tombeau, souvent les deux.

peine équarris. Des maisons comportent aussi parfois plusieurs étages.

Le silence règne dans ces petites cités construites en briques de terre, et les rencontres de passants sont rares entre ces hautes murailles, crevées de distance en distance, dans leurs parties basses par des portes de bois, au rustique mais ingénieux verrou. Les gens nous croisaient en jetant quelque « salam » ou en saluant ; à diverses reprises, nous dûmes décliner l'offre qui nous était faite de prendre du café ou du thé, boisson également appréciée des Arabes, contrairement à ce que l'on croit généralement. Un détail intéressant est l'établissement de lieux d'aisance publics, installés au-dessus de canaux à eau courante (le tout à l'égout saharien ! Tout à l'entour des centres et entre eux, car on compte sept cités au Figuig, s'étendent les jardins souvent clos de hauts murs et où poussent orge et légumes à l'ombre des palmiers. Une fraîcheur constante y règne, grâce à une eau suffisamment abondante, provenant de sources, et distribuée avec méthode

par des canaux souterrains « feggaguirs ¹ » garnis de vannes et munis de regards, qui donnent une fausse impression de chausse-trappes. Il est aussi des bassins reflétant dans le miroir de leurs eaux la verdure qui les enchâsse. Des tours de défense sont encore debout nombreuses, témoignant des mesures de protection dont les habitants avaient dû s'entourer pour garantir leur sécurité.

Vers le milieu de l'oasis se dresse une sorte de falaise dite « djorf » se profilant en longueur et délimitant comme une terrasse supérieure, ainsi qu'on peut très bien s'en rendre compte de quelque hauteur dominant l'ensemble du paysage, comme des rochers d'où nous avons pu prendre un panorama...

Large de plusieurs kilomètres sur autant de profondeur, l'oasis du Figuig compte quelques lieues de tour. L'ensemble de ses jardins renfermerait entre autres arbres environ 300 000 palmiers²

1. Foggara, au singulier.

2. Comme on le verra par la suite l'importance d'une oasis s'indique par le nombre des palmiers taxés pour l'impôt, variable du reste.

et la population globale pourrait être évaluée de dix-huit à vingt mille individus répartis dans les sept villes de Zenaga, El Aabid, Oudaghir, Oulad Sliman, El Maïs, Hamman Foukani et Hamman Tartani. Ainsi que nous avons pu le constater, la verdure des jardins sert de retraite à de nombreux oiseaux et en particulier à des pigeons ramiers ; on pourrait ajouter que la gazelle se montre encore parfois dans les environs.

Enfin les Figuigiens trafiquent quelque peu, et certains se livrent à quelques petites industries ; c'est de la sorte qu'ils forgent des marteaux avec du cuivre de la contrée pour casser du sucre,... mais non pas sur le dos du prochain !

Nombreuses viennent déjà à Beni-Ounif les caravanes du sud et même du Maroc, qu'elles appartiennent aux diverses tribus les Beni M'Guil, Doui Menia, Oulad Djerir, Zoua Biraber, et autres...

La voie est donc ouverte jusqu'à Ben Zireg, à près de 60 kilomètres plus loin, bientôt elle le sera jusqu'à Béchar ; et sur ces deux points se sont déjà éta-

blies de petites colonies, peuplées de centaines d'habitants. On est au résumé à plus de 700 kilomètres de la côte méditerranéenne.

L'Extrême-Sud.

Bien que nous n'ayons d'autre prétention que de condenser quelques impressions vécues, il nous sera bien encore permis de rappeler succinctement la glorieuse histoire militaire qui nous a amenés au point où nous en sommes. Notre pénétration dans le sud ne date pas d'hier, puisque le colonel de Colomb avait déjà parcouru ces pays, il y a plus de quarante ans. Il avait même touché le Figuig en 1866. D'autres officiers avaient suivi ses traces : les colonels de Colonicu, de Wimpfen, le commandant Marmet, les généraux Delbecque, Saussier, Thomasin. Il avait fallu réduire Bou Amama. Dans ces dernières années on s'était avancé le long de la vallée de la Zousfana, où s'était passée la tragique surprise d'El Moungar, le général Bertrand s'était installé à Igli, au delà duquel on a égrené

des postes le long de la Saoura pénétrant jusqu'au Touat et au Gourara, sans négliger le Tidikelt par l'occupation pacifique d'In Salah à 1 200 kilomètres d'Alger.

On n'était pas resté en effet inactif dans les parties sud des provinces sœurs de celle d'Oran ; ce fut de la sorte qu'il y a plus de vingt ans nous étions au Mزاب et voilà bientôt quinze ans que notre pointe d'avant-garde était établie sur le rocher d'El Goléa, à 200 lieues de la mer.

De vaillants et audacieux explorateurs civils avaient sillonné le désert de leurs itinéraires : c'étaient Duveyrier, Soleillet, Mery, d'Attanoux, de Cholet, et surtout Foureau qui devait couronner son œuvre par une mémorable traversée du Sahara. Des victimes, hélas ! avaient ajouté leurs noms au martyrologe de la science géographique : Douls, Palat, de Morès, Flatlers et ses compagnons et combien d'autres encore moins illustres mais aussi glorieux.

Puis dans ces toutes dernières années, complétant l'œuvre de leurs devanciers,

parachevant la conquête du Sahara que l'Angleterre nous avait abandonné pour que « le Coq Gaulois puisse y gratter à l'aise ! » venaient après : Flamand et le capitaine Pein, le commandant Laperrine, qui s'installait dans l'Adrar et poussait plus loin puisqu'il donnait tout récemment la main au capitaine Théveniaut venu à sa rencontre de Tombouctou, soudant l'Afrique du nord à l'Afrique occidentale. C'étaient encore les lieutenants Cottenest, Voinot, Gullio Lohan, qui établissaient des raids audacieux dans le Mouydir et le Hoggar, réduisant les indomptables Touaregs.

Nous ne prétendrons pas davantage vouloir seulement énumérer les multiples oasis qui abritent et nourrissent ces enfants du désert, ces farouches ennemis d'hier ; mais pour en donner une idée nous noterons, qu'on trouve une série d'oasis au long de la Zousfana comme de la Saoura, le centre le plus important avant Igli (comptant plus de 20 000 palmiers) est le pays des Beni Goumi avec Taghit réunissant près de 100 000 pal-

miers. Le long de la Saoura c'est surtout Beni Abbès avec 70 000 palmiers. Le Touat représente lui aussi des milliers d'arbres en une suite de jardins espacés sur une cinquantaine de lieues, où est disséminée une population de 15 000 à 20 000 âmes.

Le Gourara serait plus vaste et plus peuplé avec Timimoun comme centre principal.

Quant au Tidikelt, il serait à peu près de l'importance du Touat, avec 300 000 palmiers, dit-on ? De nombreux puits alimentent ces diverses oasis...

ALGER

Bien que nous ayons accosté la terre d'Afrique à Oran, c'est le plus généralement à Alger que l'on atterrit, la route de Marseille étant la plus directe.

On a chanté sur tous les tons des louanges à l'adresse de la belle Al-Gézaïr, Alger la blanche, que nous avons vue doublement blanche, puisque la neige, chose rare, la revêtait de son fameux manteau, ou linceuil...

Son histoire vient tardive malgré sa merveilleuse situation et cependant tout porte à croire qu'elle dût exister déjà à

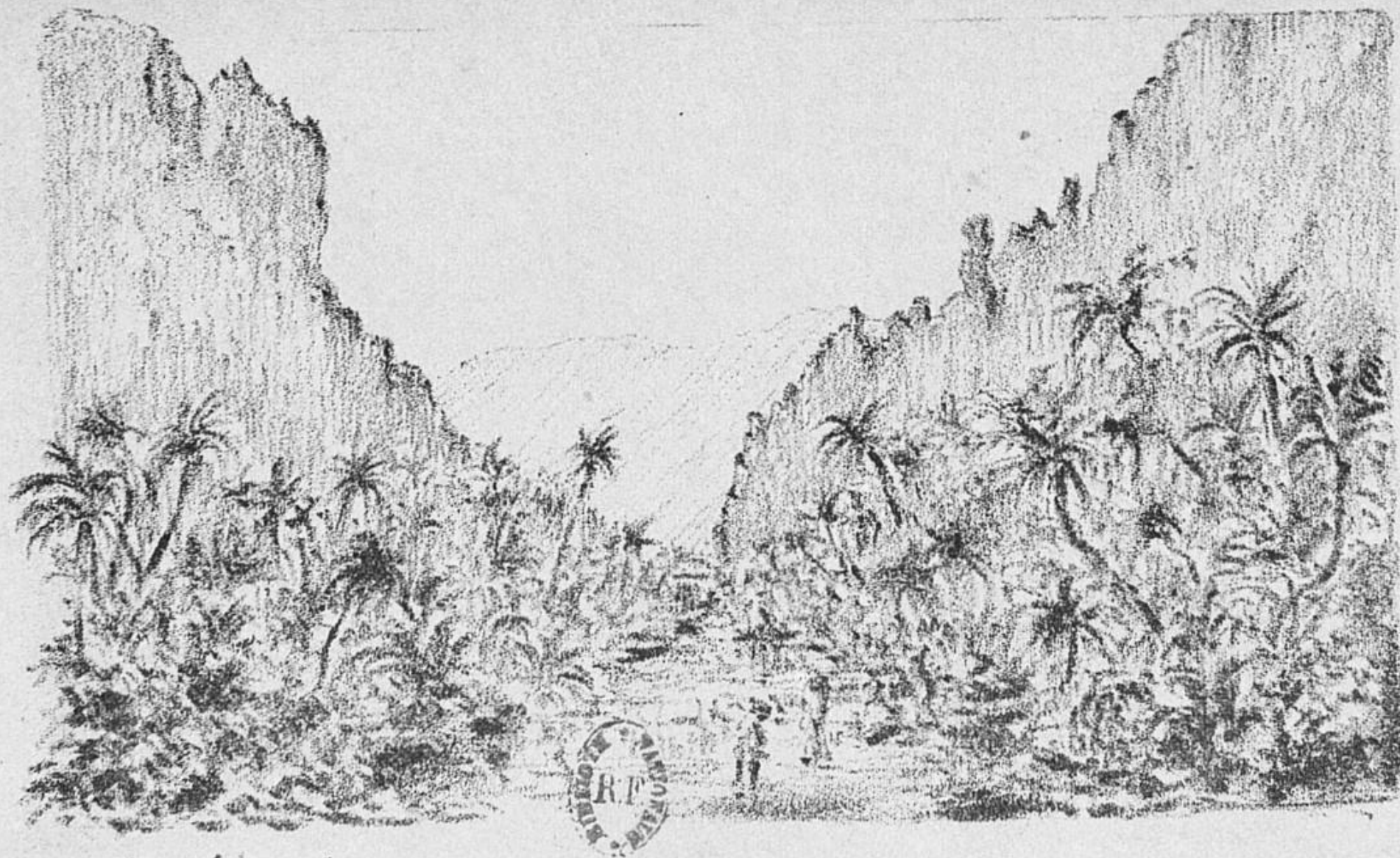
l'époque romaine, mais on ne parla réellement d'elle que beaucoup plus tard, et elle ne fit quelque bruit en réalité que lorsqu'elle fut dénoncée comme un foyer de piraterie. Aussi passée dans des mains musulmanes qui ne voulaient point reconnaître la suzeraineté de Constantinople, elle vit un jour apparaître en vengeurs des nombreux méfaits commis, les soldats espagnols ; c'était au début du seizième siècle. D'autres leur succédèrent dans leur œuvre policière, Barberousse, Charles-Quint ; Louis XIV lui-même envoya une flotte ; puis plus près de nous, au siècle dernier, les Anglais intervinrent, lorsque enfin la France dut venger une insulte faite à la personne de son consul et une expédition en règle fut décidée ; c'était en 1830, date de la prise d'Alger, début de la conquête que devaient poursuivre les gouvernements appelés à régir la France quels qu'ils fussent... On sait la suite...

Alger, devenue la capitale de la première de nos colonies, et la plus belle, on pourrait ajouter, vit sa propriété s'accroître

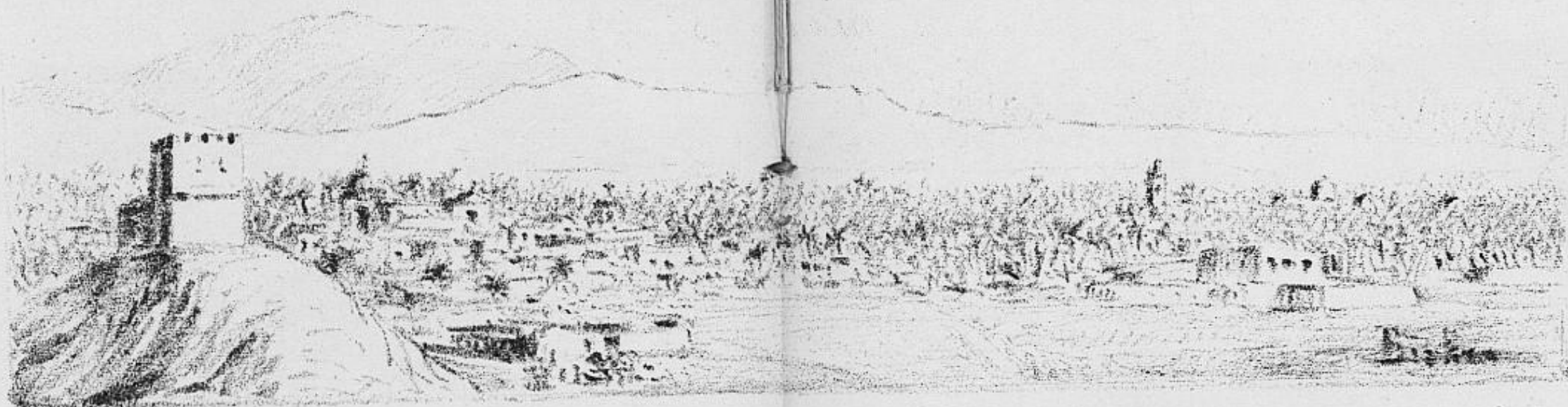
tre ; la ville semblait à l'étroit sur la falaise au pied de laquelle les bateaux trouvaient un abri dans le petit port de la marine, ce joli coin d'artiste qu'on modernisait récemment ; aussi fallut-il songer à s'étendre. C'est alors que fut conçu le beau projet, exécuté par des capitaux anglais à défaut de français, des quais à arcades et du port, tel qu'il est. La ville se construisit derrière cette bordure du boulevard de la République. Des rues parallèles à arcades s'édifièrent, et on avait heureusement ménagé la belle place du gouvernement avec les mosquées qu'allait avoisiner la cathédrale, ainsi que le square Bresson sur lequel donne le théâtre. Tandis que le gouvernement, l'archevêché, la bibliothèque, s'installaient dans des demeures arabes aux cours justement réputées, des édifices publics sortaient aussi de terre, le lycée, la médersa, etc. On créait des jardins, celui de Marengo et autres. La ville empiétait sur l'ancienne kasba, où la pioche des démolisseurs détruisait le pittoresque de ce quartier aux ruelles étroites sou-

vent en escaliers, des rues nouvelles serpentaient pour s'élever jusqu'à la vieille citadelle qui restera peut-être un jour unique témoin des âges passés. Malgré l'ampleur de sa robuste enceinte qui ne devait pas résister à la poussée, Alger vit naître à ses côtés des faubourgs, presque des villes, Saint-Eugène, et surtout Mustapha, égrenant ses cottages dans la verdure de propriétés appelées malheureusement à disparaître morcelées. Le site enchanteur, la douceur du climat, attirant les étrangers, de grands hôtels se construisirent, non pas pour la récréation des yeux et la joie du promeneur certes. Et chaque année nouvelle voit s'élever quelque cube nouveau de maçonnerie. Les délicieux chemins sous les oliviers, les eucalyptus, les pins, entre les haies vives émaillées de fleurs, disparaissent, hélas ! Il faudra aller plus loin dans la campagne. Le jardin d'essai heureusement est encore là avec ses allées ombragées, ses bosquets de verdure. Enfin il est encore plus d'une promenade dans les environs facilement accessibles grâce

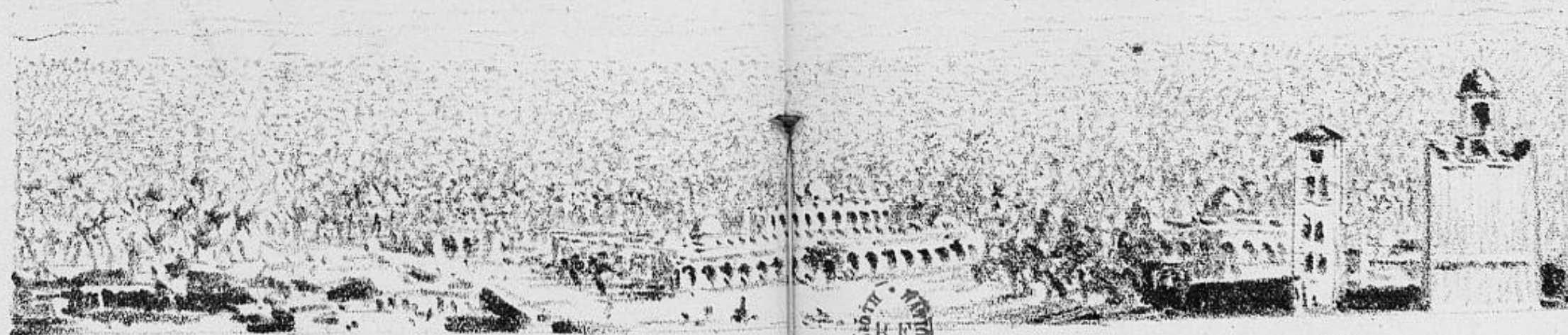
aux nombreux tramways, comme le Bois de Boulogne, le Frais Vallon, la colline de la Bou Zaréah d'où l'on découvre un si merveilleux panorama. Mais... nous sommes loin du désert.



E. E. Kantana

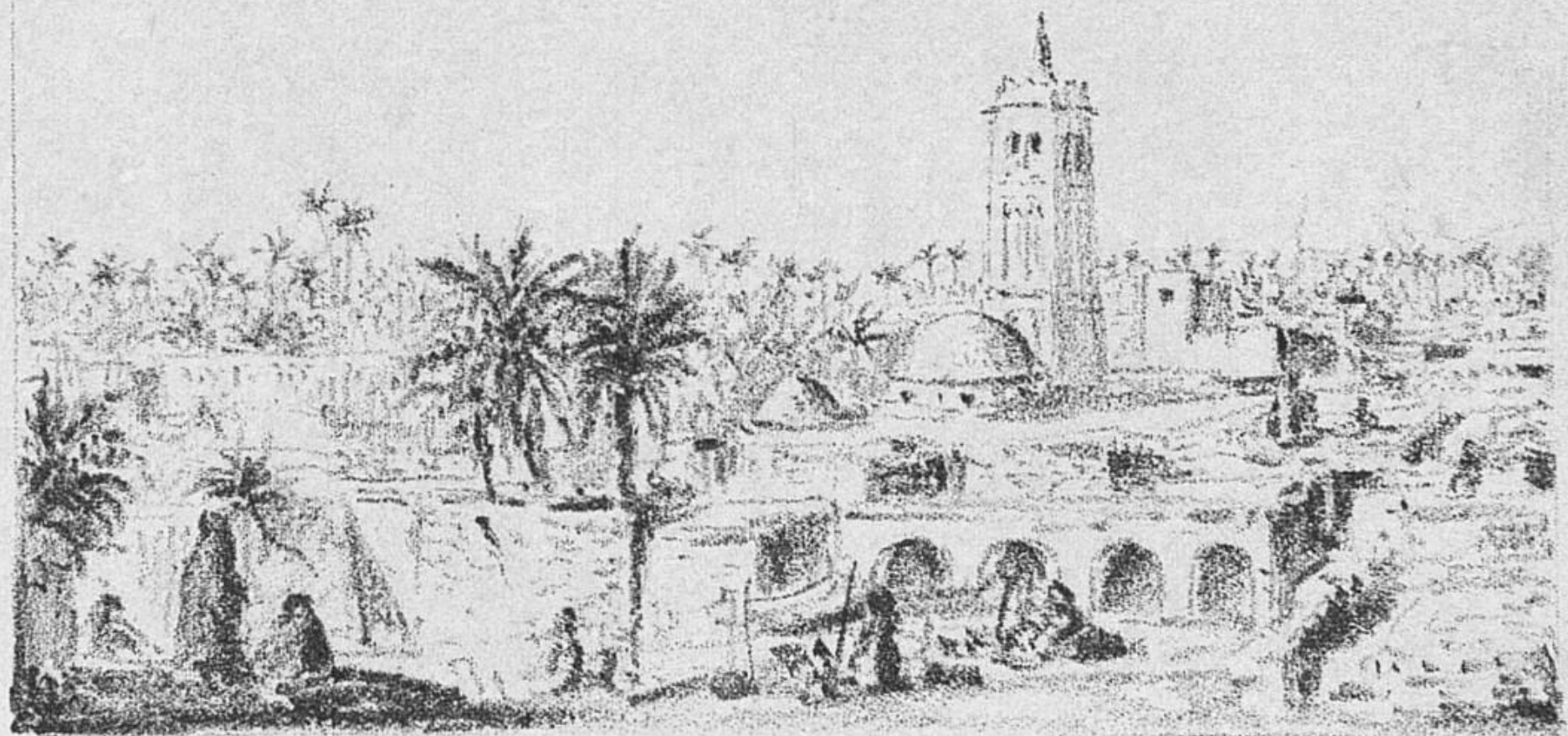


Biskra



Targuier

ALGERIA
BISKRA



Sidi Okba

SUD-ALGÉRIEN

Il nous faudra encore franchir de vastes espaces plutôt dénués d'intérêt avant d'atteindre le vrai désert où se sont aventurés nos soldats, il y a plus d'un demi-siècle. Et de plus le trajet sera moins pratique et confortable, car le sud de la province d'Alger est moins bien desservi que dans les deux provinces voisines. La ligne ferrée qui devrait être prolongée, il y a beau jour, ne fait encore que gravir les premiers degrés des plateaux et atteindre Berrouaghia (à 130 et quelques kilomètres d'Alger). Par une route ac-

cidentée on gagne alors Boghar, au-delà duquel commence la solitude. Même plaine aux horizons lointains où quelques troupeaux semblent parfois s'être égarés. Des caravansérails remplacent les gares, enclos de maçonnerie à l'aspect de redoutes, auberges du désert, où gens et bêtes trouvent un refuge pour la nuit... Autant que possible ces abris s'élèvent dans le voisinage d'une source ou tout au moins d'un puits, aussi un peu de verdure vient-il quelquefois égayer le sévère paysage.

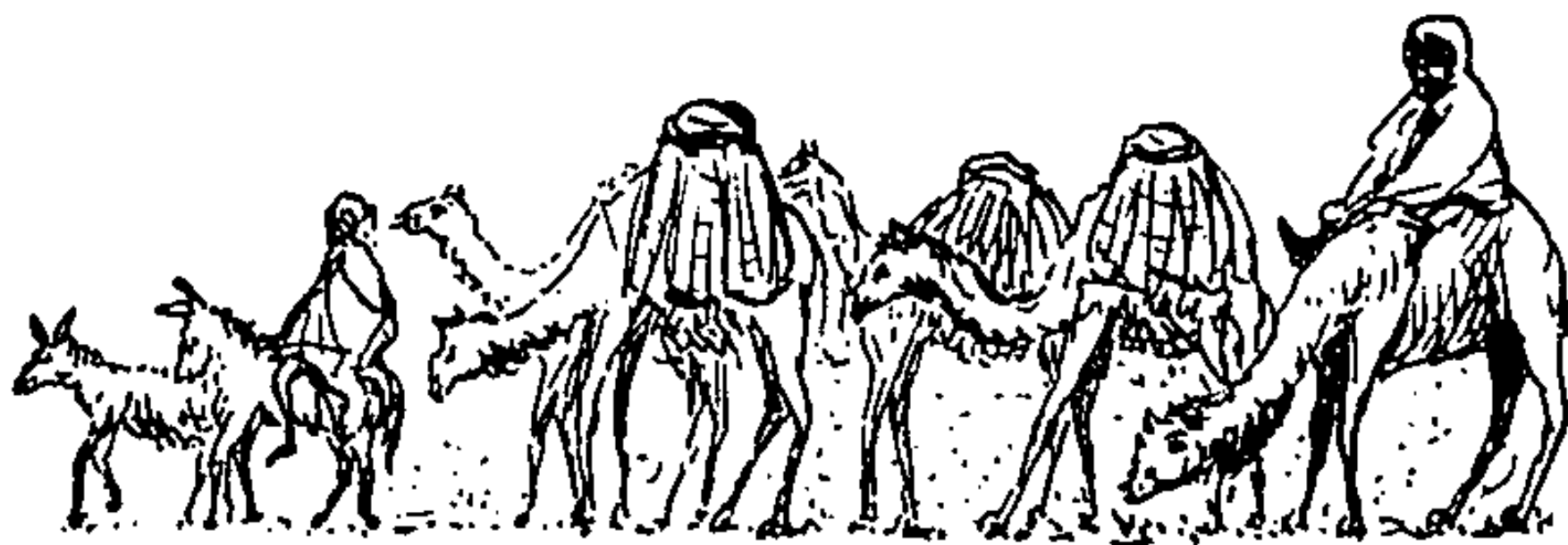
Au point culminant de la route se dresse le « rocher de sel » où apparaît en carrière ouverte le précieux condiment. Un peu après une petite ville, froide ou chaude suivant la saison, montre son enceinte rectangulaire agrémentée de peupliers, c'est Djelfa, à plus d'un millier de mètres d'altitude. Elle est reliée par une route plus ou moins empierrée à l'oasis de Bou Saâda, dont il sera parlé plus loin.

Enfin c'est à plus de 430 kilomètres du terminus ferré, qu'apparaît au delà du large lit sablonneux de l'oued Mzi

la verte traînée des trente et quelques mille palmiers de Laghouat, dominée par l'hôpital militaire et divers établissements. A leur pied une petite ville modernisée groupe quelques milliers d'habitants.

Au delà ce n'est plus que le désert, mais il se présentera sous des aspects différents ; tout d'abord ce sera la région des « dayas », sortes de cuvettes, plus ou moins espacées, distribuées à la surface d'un sol légèrement ondulé. Se remplissant d'eau à certaines époques, elles voient alors verdier leurs rives sur lesquelles poussent de véritables arbres, gommiers, tamarins... C'est là que le soir venu la caravane, après avoir cheminé tout le jour, viendra se reposer. Bêtes et gens s'abreuveront à l'aise, et parfois quelques farouches animaux sauvages, comme les timides et gracieuses gazelles, viendront en faire autant.

Plus loin l'aspect du sol change, il devient sombre et pierreux comme s'il avoisinait quelque volcan, c'est la région de la « chebka », et ce n'est qu'à plus de



100 kilomètres de Laghouat que l'on retrouve de la verdure dans l'oasis de Berrian. On a atteint la région du Mزاب. Berrian, la plus septentrionale des oasis de ce groupe comporte à peu près l'importance de Laghouat tant comme habitants que comme palmiers; son village, une véritable petite ville, est surmonté d'un minaret élancé.

Mزاب.

Il faut encore près d'une journée de voiture pour gagner le principal centre mzabite, coin étrange du Sahara consistant en une faille, crevasse profonde d'une cinquantaine de mètres et longue de lieues, dans laquelle semblent se cacher cinq villes réunissant au total plus de vingt-cinq mille habitants. La plus importante et de beaucoup, avec près de dix mille âmes, est Gardaïa, la capitale en quelque sorte, avec sa place à arcades où se tient un marché très animé et ses petites maisons comme enlassées en une gigantesque pyramide surbaissée surmontée d'un original minaret à aspect d'obélisque

ajouré. Sur le côté, le bordj militaire semble surveiller l'étroite vallée où s'étendent les jardins pour l'arrosage desquels il a fallu creuser des puits nombreux et parfois profonds, car la rivière, généralement à sec à la surface, comme la plupart de ses sœurs sahariennes, a un cours souterrain intermittent auquel il faut aller puiser. C'est là du reste un phénomène naturel fort commun dans la région saharienne, comme on le sait... Et c'est de la sorte que depuis des siècles les habitants des oasis ont été amenés à creuser le sol par des procédés simples, encore usités même, malgré les sondages modernes. Les spécialistes puisatiers forment une corporation à part ; ce sont des nègres vigoureux qui accomplissent ce pénible et parfois dangereux travail d'enlever le sable au moyen de simples couffins (paniers souples) remontés à la corde. La position devient critique à certaine profondeur à cause du primitif des précautions prises pour éviter les éboulements, et même périlleuse quand le travail doit se faire dans l'eau, car il faut plonger

parfois et les immersions se répètent et durent des secondes, presque des minutes. Mais déjà des puits artésiens ont été forés, puissant secours, dont nous verrons tout à l'heure les bienfaisants effets. En attendant, il faut encore la plupart du temps amener l'eau à l'extérieur artificiellement et par des procédés rudimentaires, et c'est ainsi que l'on voit là, comme dans la généralité des oasis sahariennes, des animaux, bestiaux, ânes, mulets et surtout chameaux, ne faisant, machines animées, que tirer l'eau tout le jour à l'aide de l'outre en peau de bouc remplaçant le seau du puits, pour aller se répandre dans les « séguias », rigoles d'irrigation.

Dans ces jardins si péniblement conquis sur le sable tout pousse cependant et à l'envie, céréales, orge principalement, légumes, carottes, navets, oignons, plus particulièrement, mais sans préjudice de beaucoup d'autres cependant ; arbres à fruits divers et palmiers, d'espèces variées, dont les dattes sont, il est vrai, de médiocre qualité. Après Gar-

daïa les autres cités mzabites sont : Melika, Bou Noura, El Ateuf, Beni Isguen. Elles sont placées sur les pentes, plutôt escarpées, de l'étroite et profonde dépression, ayant l'air de se dissimuler tout en voulant pouvoir surveiller le désert, telle la sentinelle postée dans une tranchée... On compterait environ trois cent mille têtes de palmiers disséminées dans ces jardins auxquels on a cherché dans ces dernières années à donner comme un reconstituant qui semblait bien nécessaire par des perforations artésiennes.

Se rattachant à ce groupe est, à quelques lieues au sud, l'oasis de Metlili, qui, comme celle de Guerrara, située à quelque 100 kilomètres à l'est, est d'importance à peu près équivalente à celle de Berrian.

Extrême-Sud.

On atteint enfin la région de l'Erg, des grandes dunes, où le Sahara devient la vraie mer de sable aux grandes vagues que le vent fait écumer ou plutôt fumer, soulevant en fine poussière leur crête

aiguë... Il faut voir alors les anneaux du long cordon d'un convoi ou d'une caravane se déroulant à travers les ondulations, apparaissant et disparaissant tour à tour, sous l'éclat aveuglant d'un implacable soleil. Aussi, à part au cœur de l'hiver, est-ce généralement de nuit que s'accomplit l'étape. Le jour c'est le repos dans une sorte d'annihilation provoquée par la chaleur latente dont le transparent abri d'une toile défend mal. Bien heureux encore quand le vent ne souffle pas son haleine brûlante (sirocco) de four embrasé ou ne vous aveugle pas de ses tourbillons qui obscurcissent le ciel, lui donnant des lueurs rougeâtres ainsi que nous l'avons parfois observé. Aussi s'explique-t-on cette façon dont les Arabes se masquent la figure, baissant leur capuchon sur le front et relevant le bas de leur enveloppe de tête par dessus menton, bouche et nez, ne laissant voir que les yeux. C'est de la sorte que sont représentés d'ordinaire les coureurs du désert et particulièrement les fameux Touaregs. Quand monte l'orage, quand souffle la

tempête, la caravane s'arrête, les animaux donnent des signes de frayeur, et si l'on peut s'abriter dans un pli de sol les hommes se couchent derrière les bêtes pour laisser passer la rafale, la nuit se fait presque avec des lueurs d'incendie. Tel est le grandiose mais terrifiant spectacle, dont il n'est peut-être pas bien nécessaire de ressentir les impressionnantes émotions.

Mais c'est près de 300 kilomètres qu'il faut ainsi franchir depuis le Mزاب pour gagner El Goléa, qu'atteignit le premier le général de Gallifet il y a déjà une trentaine d'années. Ce poste, longtemps le plus avancé, sentinelle d'avant-garde, flanquée, de la pointe triangulaire des fortins Mac Mahon, Miribel, Inifel, semble dominer le désert de sa pyramide rocheuse haute de plus de 50 mètres, portant un ksar célèbre, à moitié ruiné aujourd'hui. Bien déchue de son importance, cette oasis qui s'étendait aux pieds de la ville avec des centaines de milliers de palmiers garnissant ses jardins, les avait vu presque tous dispa-

raître, mais dans ces dernières années elle a vu ces mêmes jardins reverdir grâce à des creusements de puits qui leur ont comme infusé un sang nouveau ; malheureusement cette eau abondante insuffisamment absorbée se serait répandue sur le sol en une sorte de lac marécageux, cause d'insalubrité. Des mesures ont dû ou doivent être prises pour remédier à ce bien tourné en mal.

Toujours plus au sud, c'est In Salah, dont il a déjà été question.

Bou Saâda et le Hodna.

Nous ne saurions quitter la province d'Alger sans parler, même fugitivement, d'une oasis consacrée belle par les artistes peintres, et que nous avons déjà surnommée la perle algérienne, autrement dit Bou Saada. Malgré ses charmes pittoresques indiscutables et quoique située sur la route directe d'Alger à Biskra, route spécialement aménagée par le gouvernement pour l'automobilisme, elle reçoit cependant peu de touristes à cause de

son éloignement du chemin de fer, qu'on prenne la voie d'Aumale ou celle de Msila, cette dernière faisant franchir le grand chott El Hodna aux fluorescences salines. Et cependant, dans cette oasis d'importance très secondaire, on trouve tout réuni. D'abord le site est éminemment pittoresque, la petite ville bien saharienne ayant groupé sur un tertre ses maisons à terrasses desquelles émergent coupoles et minarets aux teintes laiteuses. Sur le côté, le bordj militaire commande une place à arcades garnie d'une fontaine et flanquée d'une promenade publique. Au bas de la ville que dépare un peu un quartier moderne, se creuse le lit de l'oued entre des berges escarpées auxquelles s'accrochent les verdoyants jardins se reflétant avec l'azur du ciel dans les flaques d'une eau plus ou moins mouvante au milieu des roches. A certaines heures le paysage s'anime, les éclats de rire troublent le silence reposant, des enfants jouent, des femmes, des filles descendent laver le linge, et leurs vêtements aux couleurs vives viennent égayer le tableau.

Plus loin en remontant le lit du ruisseau, où soir et matin descendent chèvres, bestiaux, chameaux, en un pittoresque désordre, on pénètre entre deux haies de lauriers roses, dans une gorge étroite aux roches calcinées, corridor qui va se prolongeant dans la montagne à laquelle s'adosse Bou Saada. Il nous souvient encore de belles promenades faites ainsi aux environs, sans parler des plaisirs de la chasse, car le gibier ne manque pas, en s'éloignant un peu ; on trouve même encore du mouflon par endroits. Mais nous en avons assez dit...

CONSTANTINE

La réputation de pittoresque extraordinaire dans lequel se trouve la troisième grande ville algérienne est suffisamment notoire pour qu'il soit inutile d'insister, néanmoins il convient d'ajouter que la visite des fameuses gorges de Rhumel a été singulièrement facilitée grâce à l'initiative privée, car, en effet, on ne pouvait guère que plonger du regard dans leurs profondeurs, s'aventurer par des sentiers de chèvre en certaines parties, tandis qu'aujourd'hui on peut les parcourir dans leur entier, et passer même sous les cu-

rieuses arcades naturelles creusées par les eaux, véritable nef de cathédrale ou gigantesques portiques, contre les parois desquels on a accroché une frêle et vertigineuse passerelle. Il est fort dommage, par exemple, que ce cours d'eau soit le grand égout collecteur de la ville, ce qui a été de tout temps, mais autrefois avec moins d'inconvénient peut-être, alors que la cité d'aujourd'hui n'était qu'une modeste bourgade. A l'étroit sur son rocher, Constantine s'est allongée sur le plateau, seul côté par où nous avons pu nous en rendre maîtres. Un square entoure le monument commémoratif du glorieux fait d'armes.

En ville, le palais des deys avec ses cours-jardins aux gracieux cloîtres mauresques décorés de faïences vaut une visite. Derrière est la kasba sur la pointe élevée du rocher dominant la sortie des gorges d'où l'eau s'échappe en cascades ; c'était de là-haut, paraît-il, que les seigneurs faisaient précipiter celles de leurs femmes qui avaient cessé de leur plaire, singuliers et farouches Barbe-Bleue !

Des ponts hardis ont été jetés au-dessus du précipice à diverses époques et ils se superposent en réalité comme à travers les siècles, le pont romain subsistant encore.

Constantine, reliée à Alger et Oran par voie ferrée d'une part, et à Tunis d'une autre, l'est aussi avec Philippeville, son port, placée ainsi sur la route la plus directe de France au désert facilement accessible, c'est-à-dire à Biskra.

SUD CONSTANTINOIS

Et maintenant c'est la région la plus riche en oasis que nous allons parcourir et relativement avec facilité et confort grâce au chemin de fer et aux services de voitures publiques. Ces multiples oasis répandues dans le sud de la province constituent divers groupes dont les principaux sont : les Zibans, l'oued Rirh et le Souf.

Mais voyons la route qui y accède, voie ferrée jusqu'aux abords mêmes du désert, se greffant sur le réseau des chemins de fer algériens pour se diriger droit au sud

coupant ces plateaux à l'aspect dénudé, souvent couverts de neige l'hiver vu leur altitude élevée, et que tachent des lacs miroirs comme ceux situés auprès d'El Maader, station des plus apéritives ! Il est vrai qu'on y a accolé le nom de Pasteur... une nouvelle marque de fabrique sans doute. On a dépassé Batna dans le voisinage de laquelle on ne saurait omettre d'aller visiter, à l'Est, les merveilleuses ruines de Lambèse et Timgad, cette cité romaine mise à jour, et à l'ouest, de belles forêts de cèdres. On redescend ensuite à travers une campagne acquise à la colonisation pour atteindre et franchir la fameuse « Porte d'Or » d'El Kantara, cette gigantesque brisure par laquelle passent à côté du torrent et la route et le chemin de fer, à la suite d'une voie romaine. Par cette même échancrure semble s'épancher un véritable fleuve de verdure sous la forme de verdoyants jardins meublés de près de cent mille palmiers et que flanquent trois villages aux maisons d'ocre et de rouge. Plus loin, près des stations isolées, se montrent de bien maigres oasis, comme

« la Fontaine des Gazelles », joli nom, simple évocation du passé, car il y a beau temps que les gracieux animaux ont disparu.

Zibans.

Enfin, caché par quelques derniers ressauts de l'Atlas, au-delà desquels apparaît le désert sans limites, c'est Biskra, l'oasis mondaine, où le chemin de fer amène touristes et hiverneurs par milliers. L'oasis, bien qu'on se trouve transporté en pleine ville d'eaux, a cependant conservé ses charmes, en dehors, cela va sans dire, de la ville à proprement parler, avec ses hôtels, dont certains luxueux, ses magasins, boutiques, son casino, etc. Elle a été assez bien aménagée, il faut le reconnaître, avec ses promenades publiques aux épais ombrages, ses rues bien percées, qui auraient dû être toutes converties en voies à arcades, son gracieux édifice municipal. Mais elle a conservé aussi un coin de quartier indigène où se centralise le commerce des dattes, son marché animé et pittoresque au-dessus

duquel se silhouette un minaret si souvent reproduit, sa rue des Ouled-Nails. Dans l'oasis on ne saurait manquer de voir le Vieux-Biskra, les ruines du Fort turc, le village nègre ; mais arrêtons-nous, la « Reine des Zibans » n'a plus besoin de réclame. Sa population compte environ huit mille individus dont trois mille Européens ou tout au moins gens d'autres races que celle arabe. La végétation de ses jardins rappelle celle des oasis en général, c'est à dire qu'à côté de ses 200,000 palmiers poussent une série d'arbres fruitiers et même d'autres d'essence forestière donnant un cachet particulier à certains coins de cette oasis où les promenades ne manquent pas.

A moins de deux lieues, dans un site absolument sauvage, se dresse un établissement exploitant des eaux sulfureuses déjà connues des Romains.

Mais si Biskra est la Reine des Zibans, elle a autour d'elle une véritable cour constituée par une soixantaine d'oasis s'étendant tant à sa droite qu'à sa gauche sur une ligne de plus de 150 kilomètres

au pied des derniers contreforts de l'Atlas, montagnes aux formes capricieuses et aux chaudes colorations. Il ne nous est pas possible, dans ce simple coup d'œil jeté sur le désert, de passer en revue chacune de ces oasis, car ce serait une série de répétitions, les oasis ayant, celles-ci entre autres, une grande analogie, aussi nous ne verrons que certaines se signalant par un cachet particulier.

Telle est Sidi-Okba par exemple, à cinq lieues à l'Est de Biskra ; on y compterait soixante-cinq à soixante-dix mille palmiers et quelques milliers d'habitants logés dans une petite ville au marché animé et dont la mosquée renfermerait le plus ancien « mirab » (autel) de l'Algérie. Du haut de son minaret la vue embrasse les terrasses et les jardins avec la montagne et la plaine, cette suite de terrasses, caractéristique des maisons arabes construites en terre avec des planchers en troncs de palmiers, et tenant lieu de toiture, mais utilisées le jour l'hiver et la nuit l'été. Une partie de la vie domestique s'y passe, en plein air ; la famille

s'y réunit surtout le soir et pendant la saison chaude elle y dresse ses lits à pied de façon à goûter un peu de fraîcheur et à se préserver de la dangereuse atteinte des scorpions. Puis ce sont les cafés maures, échoppes plus ou moins exigües où s'entassent les Arabes accroupis et plongés dans une sorte de somnolence, pendant des heures entières, à moins qu'ils ne jouent aux dominos ou qu'ils n'écoutent avec un religieux silence le récit imagé de quelque conteur...

L'oasis est bien arrosée par des ruisseaux coulant de la montagne comme pour la plupart de ses oasis sœurs, mais parfois et même trop souvent l'été amène la sécheresse et avec elle la misère, aussi paternellement l'administration a-t-elle songé à les doter de puits artésiens. L'un d'eux était en voie de perforation lors de notre passage.

Chelma, Seriana, Filiach, Sidi Khelil, Orona, Garta, peuvent tout au moins être citées ; leur palmeraie varie d'une vingtaine de mille pieds à quelques milliers.

A l'ouest ce sont, sur la route de Bou

Saâda, laissant, il est vrai, encore fort à désirer en cette partie, Bon Chagroun avec ses trente mille palmiers, Zaatcha, au pied de curieuses tables de roc, et où un monument commémoratif rappelle un glorieux fait militaire, répression d'une tentative de révolte, Lichana et Farfar, deux oasis sœurs, Tolga surtout, où se retrouvent des traces romaines en d'importants soubassements d'édifices disparus et en des colonnes de mosquée parfois même placées la tête en bas. Le minaret original domine un village animé et commerçant où sont installés des moulins d'après les procédés modernes. L'oasis de Tolga renfermerait plus de 50000 palmiers, tandis que ses voisines, El Bordj, Foughala, n'en compteraient chacune qu'environ la moitié. Menahla, Ourellal, Sahira, Meili, Meckhadine, Ben Tious, et autres, complèteraient avec Oumatche la région des Zibans, laquelle peut représenter au total quinze mille habitants (en dehors de Biskra) et environ un million de palmiers. Nous avons dit que les ruines romaines n'étaient pas rares et il est à

remarquer qu'elles figurent surtout sous la forme de colonnes utilisées dans les mosquées.

Oued-Rirh.

C'est maintenant la grande plaine de sable aux horizons infinis que nous allons aborder ; elle commencera en réalité au delà d'un terrain raviné que délimite l'oued Djedi, un de ces fleuves sahariens parfois longs de centaines de kilomètres, auquel Hérodote aurait fait allusion, paraît-il. Il va se jeter avec d'autres, dont certains descendent des plateaux du Sahara, comme l'Igharghar, dans cette sorte de mer intérieure, le chott Mel-Rirh, cette ancienne mer des Tritons vaste de plus de 6 000 kilomètres carrés.

Dans toutes ces régions sahariennes, hâtons-nous de le dire, les eaux souterraines sont généralement plus ou moins chargées de sel magnésien, leur donnant un goût saumâtre ; de plus elles sont souvent à d'assez hautes températures. Certaines sont donc, qu'on excuse, fortement

purgatives, comme celles de Chegga, le premier point d'arrêt après la redoute ou bordj Saada, sur la route postale de Touggourt, à quelque 50 kilomètres de Biskra. A défaut de chemin de fer c'est en voiture que l'on peut s'avancer jusqu'à plus de 500 kilomètres dans le désert en suivant des pistes plus ou moins tracées, et c'est ainsi que nous avons parcouru, nous pourrions presque dire, des milliers de kilomètres.

Mais pendant que l'on chemine, que plus ou moins secoué on se laisse aller parfois à une douce somnolence, on s'aperçoit vite que l'on n'est pas seul sur ces routes du désert, beaucoup plus fréquentées pour certaines qu'on serait porté à le supposer. Ce sont des gens isolés ou par groupes que l'on croise, quelque cavalier solitaire, et de ces caravanes composées d'ânes, mais surtout exclusivement de chameaux, qui s'en vont grignotant de droite et de gauche sous la conduite de leurs placides conducteurs, inlassables marcheurs. Ces chameliers cheminent ainsi on peut dire toute leur vie, le bâton



à la main ou passé derrière les épaules et supportant les bras en croix pour se délasser ; la nuit ils s'arrêtent auprès de leurs chameaux couchés et s'endorment pelotonnés dans leurs burnous ; quelques galettes, une poignée de dattes et un peu d'eau saumâtre leur suffit. Si la chaleur est trop forte ils s'arrêtent le jour et marchent au besoin une partie de la nuit ; pour eux le monde est encore où il en était il y a plus de deux mille ans !

Qu'on nous permette, en passant, quelques réflexions sur cet intéressant animal surnommé le « vaisseau du désert », probablement parce qu'il procure à son cavalier novice une sensation à peu près aussi désagréable que le mal de mer ! On sait la sobriété proverbiale du chameau, presque égalée par celle de son compagnon humain ; quoique résistant, le chameau, a cependant besoin de certains ménagements, surtout quand il est jeune. Sa charge, proportionnée à sa force, peut aller jusqu'à 150 et même 200 kilogrammes à l'âge adulte. Certains animaux sont affectés plutôt à la selle ou

au bât ; les premiers (méahra) peuvent fournir de longues courses à vive allure. Tout enfin est utilisé dans le chameau quand il n'est plus qu'un cadavre, sa chair (et celle du chamelet est un fin morceau), son cuir, son poil, avec lequel on tisse des burnous souples et légers et de plus imperméables. Le prix du chameau varie suivant l'âge, le pays et les circonstances ; mais il peut être estimé souvent dans les 150 francs ; aussi peut-on évaluer parfois la fortune d'un Arabe au nombre des animaux lui appartenant.

Sur ce tracé plus ou moins visible indiqué par la suite interminable des poteaux télégraphiques dont les fils montent et descendent suivant les ondulations, peu sensibles au reste, du sol, tout à coup se dresse une sorte de construction bizarre, à l'aspect de tour fortifiée, une station de poste optique, dont tout un réseau du reste été installé dans le sud, permettant de communiquer à de grandes distances par foyer lumineux. Certains ne sont que temporairement occupés, mais ils sont toujours maintenus en état et chaque

année des exercices sont exécutés. On laisse à penser combien vide peut être l'existence des quelques hommes ainsi abandonnés à la garde d'un de ces postes, souvent à de grandes distances de tout lieu habité... Celui en question (Kef er Dor) est à 80 kilomètres de Biskra et à vingt et quelques de la première oasis de l'oued Rirh, il domine le chott Mel-Rirh à l'aspect de vaste golfe aux grèves plus ou moins à sec dans l'encadrement de falaises. Il nous souvient encore de l'illusion complète donnée par ce paysage même lorsque nous traversons le chott Mérouan, bras de cette sorte de mer saharienne dont les fluorescences salines produisent l'impression d'une eau, fort rare du reste.

Ajoutons qu'on s'abaisse alors non seulement au niveau, mais même au-dessous de la mer de plusieurs mètres au moins, disposition topographique qui fit naître l'idée de la reconstitution ou de la création, suivant les opinions, d'une mer saharienne, projet qui dut être abandonné à la suite de constatations tendant à

prouver l'impossibilité matérielle de sa réalisation par suite de parties de sol du sud tunisien plus élevées qu'on ne l'avait supposé tout d'abord et comme on le verra plus loin.

En passant aussi le long du chemin, on peut observer des dunes mobiles qui se déplacent à la longue sous les efforts continuels de ce vent, plus ou moins impétueux parfois, qui siffle dans les fils télégraphiques comme en une harpe éolienne...

Enfin c'est à plus de 400 kilomètres de Biskra qu'on sera heureux de retrouver la verdure dans la jeune palmeraie d'Ourir, de création française. Nous pénétrons dans la région de l'oued Rirh (la rivière souterraine), laquelle s'étend sur plus de 120 kilomètres, égrenant plus ou moins espacés les grains de son chapelet d'oasis. Réunissant plus d'un million de palmiers à l'ombre desquels vivent quinze à vingt mille sédentaires, ce groupe comporterait une quarantaine de jardins parfois fort vastes, puisque certains représenteraient

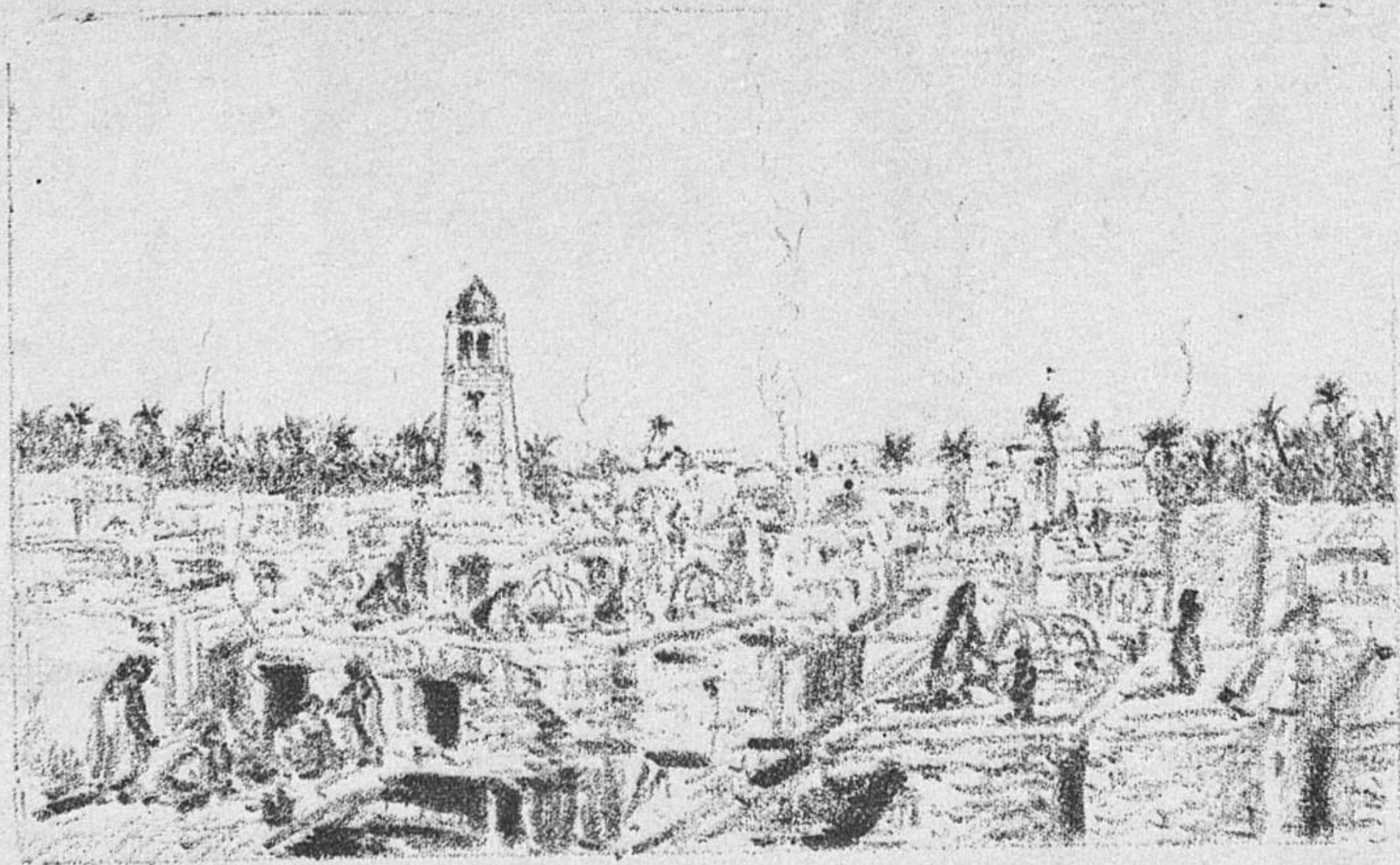
de quelques milliers à cent mille et plus de pieds, comme Mraïer (125 000). Pour les prendre dans l'ordre de l'échelonnement, ce sont : au-delà de Mraïer, où s'est installé un Français chez lequel on est fort aise de trouver l'hospitalité, Sidi Klelil, oasis également dirigée par un compatriote, agissant pour le compte des deux sociétés exploitant côte à côte la culture du dattier et le commerce des dattes, Izag Ben Rzig, El Fedlia, Zaouïet Rihab, Mazer, Ourlana, appartenant aussi à des Français, Sidi Yahia, Djama, Ariana, Tinedjra, Sidi Amrane, Ayata, Tamerna, Sidi Rached, Moggar, Ghamra, Meggarine Kedima, Meddarine Djeddida ;... et encore nous en passons, pour arriver à Touggourt (Tuggurt).

Cette région où nous avons pénétré il y a une cinquantaine d'années a recueilli les bienfaits de notre administration ou du moins de notre ingérence, en ce sens que ses palmeraies ont augmenté et que le nombre des arbres a à peu près doublé grâce surtout aux bienfaits apportés par les puits artésiens, sans compter que le

chiffre des habitants s'est accru en proportions.

C'est l'occasion de parler un peu de l'arbre saharien par essence, le palmier. Il en est d'abord soixante et quelques variétés, produisant des fruits plus ou moins comestibles, mais celui qui devra nous intéresser est surtout le « deglet en nour » le plus apprécié des « phœnix dactylifera ». Sa culture, quoique peu compliquée, implique cependant quelques soins, contrairement à ce que plus d'une personne serait tentée de croire, surtout si l'on veut obtenir abondance et qualité de fruits. Par dessus tout le dattier demande chaleur et fraîcheur, il doit avoir la tête au feu (le soleil), les pieds dans l'eau, et c'est ainsi que ses racines s'enfoncent profondément en quête d'humidité, bien souvent invisible à la surface du sol. Le soleil ne manque pas d'ordinaire, mais l'eau est plus ou moins rare, à certains moments surtout ; aussi les hommes ont-ils dû s'ingénier à la chercher dans le sous-sol où elle disparaissait plus ou moins profondément après les pluies. Ils ont aidé la

nature, provoqué la végétation, en fouillant ce sol perméable et en en extrayant l'eau par de simples leviers à bascule manœuvrant une outre (sadoufs) quand le trou était peu profond, ou en ayant recours à une main d'œuvre animale, comme on l'a vu au Mzab, et ailleurs, lorsque le puits se creusait au delà de quelques brasses. L'origine du puits remonterait au quatorzième siècle ; leur nombre s'est vite accrue et on put bientôt les compter par centaines, puis par milliers ; mais avec les procédés rudimentaires, auxquels il a déjà été fait allusion, on ne pouvait crever qu'une couche relativement mince du sol, il fallut arriver au siècle dernier, alors que nous étions bien installés dans cette région, pour inaugurer un système plus perfectionné de sondage. Ce fut en 1856 que fut foré à Tamerna le premier puits artésien, profond de plus de 50 mètres, donnant un débit de 4 000 litres à la minute. On se fait une idée de la joie stupéfiante des Arabes qui baptisèrent cette source factice « la Fontaine de la Paix ». Depuis les sondages se sont multipliés grâce sur-



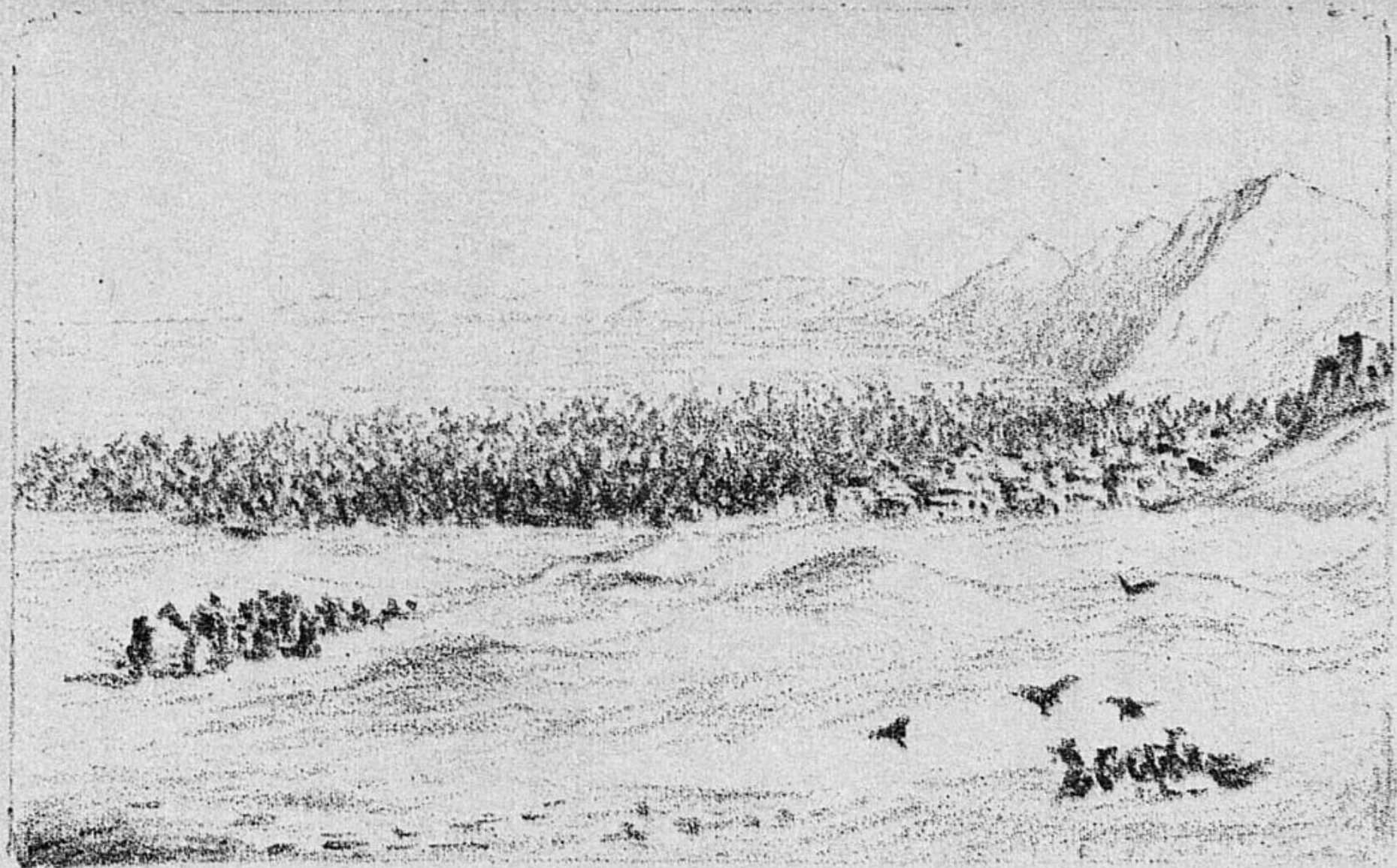
Tolga



Togew



Djerba



Bon Saada

tout à l'outillage plus moderne ; on a pu pénétrer à de plus grandes profondeurs, grâce à la vapeur, et c'est ainsi qu'on a pénétré jusqu'à des deux et trois cents mètres, mais malheureusement pas toujours avec le même succès, car c'est généralement à tâtons que l'on procède, faute de connaissances suffisantes de la géologie locale. Aujourd'hui ce sont de véritables rivières qu'on a provoquées de la sorte. Tout cela représente un capital immobilisé, mais les Arabes comprenant le bénéfice de ces travaux ont fini par offrir de les prendre à leurs charges en se cotisant au besoin. Au surplus, ce n'est pas que dans ce coin de l'Algérie qu'on a bénéficié de ces travaux plutôt onéreux, comme on l'a vu, et nombre d'oasis en ont recueilli les bienfaisants effets ; la science moderne a semé la vie là où il n'y aurait plus que la mort... Nous avons dit que le palmier demandait quelques soins ; c'est ainsi qu'il est bon de le butter (entourer le pied de terre) tout en creusant autour une sorte de fosse, cuvette où l'eau peut séjourner. Il est utile aussi de lui enle-

ver les palmes mourantes, de l'élaguer judicieusement, au besoin de l'amender par de la fumure, car enfin il rentre dans la condition des arbres à fruits. De plus, il convient d'aider à la fécondation artificielle, de la provoquer par des rapprochements, des applications ; car le pollen est simplement transporté par le vent moyen relativement insuffisant. Et trop souvent les Arabes, dans leur insouciance négligent toutes ces précautions, s'en remettant au seul travail de la nature. La fécondation a lieu vers le printemps et la chaleur estivale mûrit les régimes dont la récolte commence en octobre d'ordinaire. Les premiers venus sur le marché en primeurs atteignent de hauts prix réclamés à l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'an, puis les cours s'établissent, et baissent plutôt qu'ils ne montent, car la saison s'avancant le fruit sèche et sa valeur s'annihile à l'apparition de nos savoureux fruits. La datte demande à être cueillie avec soin et maintenant pour éviter les manipulations, toujours fâcheuses, elle est le plus souvent mise directe-

ment en boîte, avec la branche autant que possible. Elle est ensuite transportée à dos de chameau ou en « araba », sorte de charrette à hautes roues déjà quelque peu employée, et centralisée pour cette région à Biskra, bien qu'elle soit expédiée par quantité directement au port d'embarquement et même en France, des négociants de la métropole envoyant ou ayant des acheteurs sur place. Le prix de la datte est plus ou moins rémunérateur car les cours subissent de grandes fluctuations et parfois les prix, comme cela s'est récemment produit, sont tellement bas que le bénéfice réel devient bien minime. On conçoit alors les désastreuses conséquences d'un tel état de choses ; mais nous ne saurions insister davantage, étant donné le champ auquel nous nous sommes limités.

La longue suite des oasis de l'oued Rirh se termine donc par Touggourt, la plus importante et de beaucoup avec ses 200 000 palmiers et une population d'environ cinq mille âmes où ne figurent guère que vingt-cinq à trente Européens, sans tenir compte toujours de l'élément

militaire. Six villages sont disséminés dans l'oasis longue de kilomètres, situés sur des tertres et plutôt extérieurement aux jardins. L'un d'eux a les allures d'une petite ville avec ses avenues, ses rues larges, ses places, comme celle double, où se tient un marché animé, qui possède un square autour duquel s'élèvent les Etablissements militaires à arcades et à coupoles ainsi que la redoute avec la tour du poste optique. A côté la mosquée dresse son minaret et derrière elle se masse le quartier arabe aux ruelles étroites souvent transformées en sombres corridors. L'oasis de Touggourt donne bien l'image d'une île verdoyante surgissant dans l'océan des sables dont les flots viennent battre les bords, rongant les rives, à tel point qu'il a fallu prendre des mesures préservatrices, chercher à fixer les dunes envahissantes par des plantations artificielles, travaux exécutés méthodiquement par l'Administration forestière qui opère suivant besoin, et que nous avons vue à l'œuvre plus particulièrement dans le Sud-Tunisien.

Il nous souvient avoir retrouvé là, campant auprès des villages, de ces tribus nomades qui successivement s'installent sur les hauts plateaux ou au désert, suivant la saison. Elles traînent tout avec elles et c'est aux changements d'époque qu'on les rencontre sur les pistes en véritables et pittoresques caravanes s'annonçant de loin par un nuage de poussière. Les troupeaux viennent d'abord mélangés souvent le bétail à corne (rare), chèvres et moutons, auxquels s'adjoignent ânes, mulets, chevaux. Le défilé se termine d'ordinaire par les majestueux chameaux, chargés du matériel, des provisions, ou portant des palanquins dont les étoffes aux vives couleurs cachent femmes et enfants ; des cavaliers flanquent la colonne montant leurs dextriers à la longue queue, des chiens, à l'aspect fauve de loup, ou souples slouguis, courent en éclaireurs ou ramènent dans le rang les bêtes qui s'en écartent. Le soir venu, la caravane campe auprès d'un oued ou d'un puits, les feux s'allument pour s'éteindre doucement à l'heure où tous reposent, et avant le jour



s'annonce le réveil à moins que ce ne soit le soleil qui le sonne ; mais tous ne repartent pas et parfois il faut abandonner quelque pauvre bête éclopée dont les os poseront un jalon de plus sur le chemin. La caravane est plus ou moins importante, cela va sans dire, est parfois elle est réduite à quelques bêtes conduites par une famille, ou même elle se résume en un simple groupe, comme le tableau classique de « la fuite en Egypte », un pauvre Arabe pousse devant lui ou escorte un âne, lequel porte femme et enfant... Il faut avoir vécu au désert pour se faire une idée de la poésie mélancolique peut-être mais si empoignante et reposante qui se dégage de cet ensemble.

A une douzaine de kilomètres de l'oasis de Touggourt est l'oasis de Temacin, représentant environ cinquante mille palmiers ; elle est célèbre par sa Zaouïa (école) réputée, et est la résidence d'un cheik connu, comme Biskra est celle d'un autre de ces princes fameux du désert, dont on a souvent vanté le luxe somptueux d'existence. Certains d'entre eux, dont la situation de

fortune est plus ou moins bien établie. vivent peut-être avec un faste sur lequel il ne faudrait pas se méprendre ; par quelques réceptions, par des chasses évoquant le souvenir du moyen-âge, ils jettent un peu de poudre aux yeux, mais leur vie ordinaire est loin de celle que mènent la plupart de nos grands seigneurs modernes. Leurs moyens d'existence consistent parfois en une fortune personnelle ; mais beaucoup d'agha, de cheik, ou de caïd, peu importe leur titre et leur importance, vivent surtout des bénéfices de leur situation officielle, puisqu'ils sont appointés selon la valeur de leur poste. Mais c'est là un sujet trop spécial et qui sort des limites que nous nous sommes données.

Plus au sud et ne se rattachant plus au groupe de l'oued Rirh, sont encore quelques oasis importantes, comme N'Gouça (avec une cinquantaine de milliers de palmiers) et surtout Ouargla, distante de plus de 150 kilomètres. Cette dernière forme en réalité un groupement de six oasis représentant des centaines de mil-

liers de palmiers, peut-être un million en y ajoutant quelques autres palmeraies disséminées dans le coin du Sud-Algérien au-delà duquel est Temassinin, sur le tracé suivi par la mission Foureau-Lamy pour sa belle traversée du Sahara.

Souf.

En inclinant vers la Tunisie, on trouve encore un centre intéressant d'oasis qui se distingue plus par son originalité que par son importance réelle, celui dit du Souf, placé à quelque vingt ou vingt-cinq lieues de Touggourt, qui ne compterait guère que deux cent mille palmiers environ, mais dont les dattes sont recherchées par le commerce. Il semble que ces oasis, relativement peuplées cependant puisqu'elles grouperaient plus de vingt ou vingt-cinq mille âmes, soient appelées à disparaître tant elles sont comme enfouies dans les hautes dunes de sable, à tel point que souvent les arbres sont en partie enterrés. Elles ne survivent, on pourrait dire flottent sur cette mer déchaînée, que grâce au travail laborieux de fermiers

nègres agissant pour le compte des Arabes propriétaires, toujours en lutte avec le sable envahisseur.

La première palmeraie que l'on rencontre, ou du moins la plus proche de Touggourt est Taïbet-el-Guéblia, mais c'est El-Oued, de beaucoup la plus importante et la plus peuplée, avec ses huit mille âmes. On y compterait treize mosquées, et dans les jardins soixante à soixante-dix mille palmiers.

Oasis diverses.

On ne saurait quitter le sol algérien sans faire allusion au moins, ne fût-ce qu'en les citant, aux oasis un peu disséminées dans ce sud constantinois, comme celles des Ouled Djellal et de Sidi-Kaled, à quelque 100 kilomètres de Biskra, représentant encore une centaine de mille palmiers et quelques milliers d'habitants. Dans diverses directions, ce sont encore les oasis du Zab Chergui, d'Arab Cheraga, où vivent quelques milliers d'Arabes sous des milliers de palmiers, et d'autres habi-

tées par les tribus des Ouled Sidi Salah. des Ouled Zekri, et enfin le groupe de Doucen, représentant réunies peut-être une vingtaine de mille habitants au moins et certainement plus de cent mille palmiers, sans parler de quelques palmeraies avoisinant la Tunisie.

Terminons en disant qu'on a pu constater que c'était jusqu'ici seulement par le Sud-Oranais que la pénétration ferrée avait été résolue, alors qu'elle serait très réalisable et au sud d'Alger et plus particulièrement au sud de Biskra, tracé dont le prolongement a été étudié et approuvé depuis de longues années et qui ne présente au reste aucune difficulté et de rares travaux d'art peu dispendieux. Si le projet a été ajourné jusqu'ici cela tient à un manque d'entente sur le terrain de conciliation et à de certaines manœuvres politiques qu'on n'ose qualifier...

Tunisie

TUNIS

Comme nous avons jeté un rapide coup d'œil sur les grandes villes algériennes, nous ne saurions faire autrement vis-à-vis de la capitale du royaume beycal.

Elle est placée au nord de la Régence, rangée sous notre protectorat depuis bientôt vingt ans, et apparaît au-delà du vaste golfe de Carthage, au bord d'un lac peu profond, sorte de lagune, la Bahira, dans laquelle on a creusé un canal desservant le port accessible aujourd'hui aux gros navires.

La ville arabe s'étend à l'aise sur de

faibles ondulations appuyées aux collines derrière lesquelles on découvre une autre sorte de lac, la sebka de Sedjoumi. Elle offre un cachet bien oriental avec sa succession de terrasses desquelles émergent coupoles et minarets. Si elle se montre originale à l'extérieur, que dire de l'intérieur ? Il faut parcourir ces ruelles, s'égarer dans le labyrinthe de ces corridors sinucux, parfois sans issue, qui prêtent à la flânerie, pour savourer tout le pittoresque qu'a su conserver cette cité si attrayante pour les touristes, lesquels ne sauraient se lasser de parcourir les bazars, les fameux « souks » si réputés. On y passerait des heures, des jours, à regarder les étalages, à pénétrer dans ces échoppes parfois bien sombres, sous ces toitures de bois qui dans l'interstice des planches laissent voir le ciel bleu, sous ces voûtes obscures où le soleil jette une longue traînée de lumineux éclair à travers quelque lucarne. Ces souks groupent généralement des corps de métiers et c'est ainsi qu'ils deviennent souks des teinturiers, selliers, libraires, ferblantiers ou autres ; ils pren-

nent aussi le nom de ce qui s'y vend ou s'y fabrique, souks des armes, des cuivres, des étoffes, etc. Qu'ils soient plus ou moins animés, on y croise tout un monde, l'ànier poussant sa bête, le marchand d'huile avec ses outres grasses, le portefaix portant des poids qu'on aurait peine à soulever, l'aguador (marchand d'eau), etc. Tout à coup un mouvement se produit, un embarras surgit, c'est quelque chameau qui obstrue le passage... il faut se garer, au besoin entrer dans la première échoppe venue, sous le porche ou le retrait le plus voisin. Et ces cafés maures aux carreaux de faïence bleue, et ces étalages de fruits et de légumes où quelque chèvre indiscrete va brouter, et ces marchands de friture, plus ou moins alléchante, de beignets ou gâteaux couverts de nuées de mouches ; plus loin ces petites boutiques où un grave notaire rédige ses actes ; ... mais on n'en finirait pas.

Là seulement n'est pas le spectacle régal des yeux pour l'étranger, mille coins pittoresques solliciteront son appa-

reil photographique, son crayon, ses pinceaux, et s'il est doublé d'un archéologue il y trouvera aussi son compte dans ces débris romains utilisés au mieux. Il ne devra pas oublier : de jeter un regard sur le vieux palais du Dar-el-bey, sur la kasba où se dressent les casernes modernes, sur le collège Sadiki, sur la jolie cour arabe de l'hôtel de la Division militaire, de faire une visite à l'hôpital musulman.

Au pied de la ville ancienne, encore enclose de son enceinte crevée de diverses portes parmi lesquelles celle dite : de France, s'étend le quartier européen avec ses rues ou même avenues plantées, telle celle de la Marine sur laquelle se dresse le palais de la Résidence, en face une cathédrale inachevée. Le marché, à côté d'un vaste Hôtel des Postes, a un certain cachet d'exotisme. Magasins et boutiques aux beaux étalages alternent avec les cafés, dont certains sont très achalandés. Il n'est pas jusqu'à un théâtre et un casino (moderne style). L'ensemble donne l'impression d'une grande ville, et de fait Tunis comptera peut-être bientôt deux

cent mille âmes, dont un nombre respectable de milliers de Français.

Aux environs, il est des promenades classiques : le parc du Belvédère, vaste et fort beau, avec à ses pieds un intéressant jardin d'essai, l'enceinte renfermant, à côté de ruines, le palais du Bardo aux vastes pièces de réception, d'une décoration sur laquelle il vaut mieux souvent ne rien dire, ainsi qu'une mosquée et surtout le musée Alaoui avec ses belles mosaïques et d'intéressantes statues anciennes. Un séjour à Tunis comporte l'excursion de Carthage où le musée offre un intérêt tout spécial, avec additions de la Marsa et de Sidi-bou-Saïd si le voyageur en a le temps. Enfin Bizerte ne saurait passer inaperçue.

Bizerte.

Notre grand port de guerre africain, longtemps en gestation et dont l'admirable situation semblait méconnue, va enfin être le digne frère de nos arsenaux maritimes, qu'il pourra et devra même

égaler par la suite, s'il ne les dépasse pas. C'est qu'en effet sa situation est unique par sa position vers le centre de la Méditerranée, à l'endroit relativement étroit qui sépare en deux son bassin, position appelée à contrebalancer celle acquise par l'Angleterre à Malte. De plus la nature semble avoir tout fait pour lui ; au delà d'une sorte de grand canal long de plusieurs kilomètres s'ouvrant aujourd'hui largement sur la mer (ce goulet a 400 mètres) s'étend, immense bassin où les flottes du monde entier pourraient s'abriter, un lac (de 15 kilomètres sur 12, soit une superficie de 30 000 hectares) bien encadré de collines permettant sa défense que l'on complète, tout en poursuivant les travaux de l'arsenal de Sidi Abdallah qui sera un modèle d'installation.

A l'extérieur deux jetées inclinées l'une vers l'autre et barrées par une digue élevée au large protègent l'entrée du goulet, sur la droite duquel s'est construite toute une ville moderne de plus de trente mille âmes. Au delà s'étend le vieux repaire de pirates qu'était l'ancienne cité

avec son enceinte fortifiée dont les murs plongent encore dans une partie de l'ancien canal faisant jadis communiquer le lac à la mer. Voilà bientôt vingt ans pourtant que nous sommes installés là, et il n'y a guère que quelques années que l'on s'est mis sérieusement au travail !

La pêche, très poissonneuse, du lac est affermée à une société qui y puise des quantités prodigieuses de poisson, consommé surtout à Tunis et aux environs.

Nous croyons en avoir assez dit pour affirmer, nous aussi, toute la valeur de Bizerte.

SUD TUNISIEN

Sousse.

La route est longue pour aller chercher les oasis, mais elle est variée.

Tout d'abord nous emprunterons une lignée ferrée, Tunis à Sousse, qui en quelques heures nous fera faire connaissance avec le paysage, pittoresque surtout au sortir de la ville, lorsque la voie longe la baie au pied des montagnes auxquelles s'adosse Hamman Lif et ses cottages plus ou moins mauresques. Plus loin c'est..., nous allons faire de la réclame à une maison qui n'en a plus besoin,... mais pas de Potin ! On franchit ensuite les

vastes domaines de l'Enfida, et c'est la plaine plus ou moins ondulée, plus ou moins cultivée au bout de laquelle on atteint, après avoir laissé à droite la route de Kairouan, la ville sainte, Sousse.

Blanche ville arabe avec son enceinte crénelée flanquée de tours et dominée par la kasba au haut de laquelle flotte notre cher drapeau, elle échancre le ciel bleu de sa dentelure, ayant conservé tout son original cachet. A ses pieds et ayant émi-pié-té sur la mer, une ville moderne se constitue autour de quais malheureusement trop déserts. Elle possède déjà cependant un petit musée où l'on peut admirer de belles mosaïques trouvées aux environs. Du reste, des fouilles récentes ont mis à jour une nécropole chrétienne, nouveau témoignage de l'importance autrefois de ce pays, riche en souvenirs de l'époque romaine, comme la Tunisie tout entière au surplus.

Aux environs, Mahdia, Monastir, sont encore autant d'évocations d'un passé prospère.

Cent trente et quelques kilomètres

qu'une diligence automobile franchit en quelques heures séparent Sousse de Sfax. Sur le parcours, où, rapprochement bizarre, le chameau et l'auto se croisent, se dressent imposantes les colossales arènes d'El Djem, le plus vaste amphithéâtre après le Colysée et le plus grandiose des monuments que les Romains aient laissés sur la terre d'Afrique.

Sfax.

Sœur cadette de Sousse qu'elle dépassera bientôt, la jeune cité sfaxienne dresse ses maisons, ses édifices publics, comme son théâtre original, ses écoles, en bordure sur des rues pour plusieurs transformées en avenues plantées, et le tout sur des terrains pris sur la mer ou rapportés au pourtour d'un port fréquenté grâce au voisinage des fameux gisements phosphatiers de Gafsa. En arrière-plan ce sont encore les murs blancs de la ville indigène qui se silhouettent pittoresquement sur le ciel.

A l'entour et sur la route de Sousse, comme sur celle de Gafsa, s'étendent pen-

dant des lieues ces plantations d'oliviers dont on a beaucoup parlé. Certaines comportent des surfaces de propriété considérables, des milliers d'hectares; mais ce n'est pas le lieu d'entrer à leur sujet dans d'autres considérations fort intéressantes cependant et que nous développerons à l'occasion.

Sfax est comme l'antichambre des oasis Sudi tunisiennes, qu'elles s'appellent Gafsa ou Gabès, mais à distance cependant, puisque d'une part il reste encore près de 50 lieues à parcourir et de l'autre une centaine de kilomètres au moins. Il est juste d'ajouter que si la première a le bénéfice d'être desservie par une voie ferrée, la seconde étant maritime possède un port escale de la côte. Chacun a donc ses avantages à faire valoir. Commençons par celle plus au nord, Gafsa.

Djerid.

« A tout seigneur tout honneur. » Gafsa est, en effet, la capitale du Djerid, résidence du contrôleur, de l'inspecteur des

forêts, et de plus d'une petite garnison. L'oasis montagnarde est adossée à des chaîons dominée par l'Orbata qui porte un poste optique à son sommet, et est arrosé par un oued plus ou moins aqueux, lequel va se perdre dans les chotts. L'altitude moyenne de l'oasis est de 300 mètres. Au nord se groupent des habitants (environ cinq mille) en une petite ville qu'égayent pittoresquement quelques minarets et coupoles et que domine, sévère mais noble d'aspect, une vieille citadelle byzantine peut-être un peu trop restaurée par le génie militaire. De ses flancs s'échappe une source abondante captée par les Romains dont les œuvres subsistent, tandis qu'en ville des piscines, construites également par eux pour recueillir des eaux thermales, sont encore en usage. On y aperçoit dans la transparence de ses eaux chaudes des poissons qui fuient lorsque quelque gamin fait un bruyant plongeon.

Un marché animé à certains jours surtout se tient à Gafsa dont les jardins verdoyants font une tache de plusieurs kilomètres sur le fauve manteau du désert.



Ils compteraient une centaine de mille palmiers à la suite desquels poussent des plantations d'oliviers à peu près d'égale importance. Il est regrettable seulement que le centre habité de l'oasis soit à une petite lieue de la gare...

Nous n'avons rien dit du tracé de la voie ferrée où les trains circulent avec une sage mais désespérante lenteur ; il n'offre du reste aucun intérêt traversant une région désertique sur laquelle on récolte tout au plus de l'alfa recueilli en réalité plus au nord.

Une dizaine de lieues séparent encore Gafsa du centre d'exploitation des richesses phosphatières, des premières du monde, de Metlaoui terminus et du village groupant le personnel européen de la mine, située à quelques kilomètres de là. Pour donner une idée de son importance, il suffira de dire qu'elle occupe de deux à trois mille personnes dont environ deux mille ouvriers, surtout marocains, et que l'ensemble des galeries représente une trentaine de kilomètres. Les unes sont simplement creusées dans la

masse, les autres boisées plus ou moins selon les besoins. Lors de notre passage plus de quinze trains descendaient chaque jour au port d'embarquement. La richesse enfin en phosphate de la région est telle que l'on va ouvrir d'autres centres d'extraction et que l'on doit construire une ligne de chemin de fer pour porter à Sousse la précieuse matière.

Avant de quitter ce coin de Tunisie, nous ne pouvons cependant passer sous silence une curiosité naturelle, beauté pittoresque fort originale, les gorges du Seldja, sorte de long corridor sinueux entre de hautes parois de roches se terminant par un étranglement donnant sur un cirque antichambre muni d'un rempart échancré la séparant de la plaine, disposition curieuse et étrange. Nous ne pouvons non plus ne pas mentionner les petites oasis de Tamerza, Chébéka et Mîdès placées là comme, pour égayer une contrée quelque peu sauvage.

Bientôt on prolongera aussi le rail vers les oasis que nous allons voir, les rendant tout à fait accessibles, car à l'heure

présente il faut encore franchir une cinquantaine de kilomètres, de sable plus ou moins fin et surtout moins ferme, pour atteindre les oasis, belles entre les belles, d'El Hamma, El Oudiane, Tozeur et Nefta.

On est là dans le pays des dattes par excellence ; le fruit est beau, blond transparent et est désigné communément sous le nom de « degla ». Au surplus, quand on saura que ce groupe d'oasis représente au moins douze cent mille palmiers en plein rapport on aura une idée de sa valeur. A lui seul il verserait plus d'un million et demi de francs au budget tunisien.

La zone désertique franchie, tandis que les montagnes semblent se reculer derrière vous, des hauteurs se dessinent plus nettement devant et à leur suite s'étend une tache verte qui va en grossissant, l'oasis d'El Hamma, à une des extrémités de laquelle on passe frôlant une falaise d'où sort la source bienfaitrice des cinquante et quelques mille palmiers.

Encore une côte sablonneuse à monter et du sommet de la dune la vue vous com-

pensera de vos peines. Il nous souvient encore de l'impression alors ressentie... Devant nous en une longue pente de sable éblouissant le sol s'infléchissait maculé des empreintes laissées par les caravanes dont certaines à peine visibles dans l'éloignement et dans le papillotement de la poussière soulevée semblaient liliputiennes. Au-dessus, telles de gigantesques gerbes de verdure étalées en éventail, les oasis paraient le désert de leurs verts tapis, tandis que s'étagaient dans le lointain des lignes successives, lignes étincelantes de l'eau, calme miroir ou des fluorescences salines, lignes indéfinissables de couleurs variant d'intensité et de tonalité suivant l'heure, vibrantes sous l'éclat insoutenable d'un soleil au zénith, tendres et rosées sous les caresses de l'aurore, rutilantes sous les derniers baisers du soir... En avant et se détaillant aux approches, la ville qui aurait succédé à l'antique Thusuros, la Tozeur moderne apparaît tout entière derrière les palissades dressées non contre les attaques des hommes mais contre les non moins

redoutables assauts du désert. Des minarets plus ou moins penchés et des coupes la surmontent. A l'entrée c'est la mosquée de Sidi Ahmed Zeriba ; plus loin la grande mosquée, dont le vénérable marabout voulut lui-même nous faire les honneurs. A quelques pas s'ouvre une vaste place devant le contrôle où nous devions trouver si gracieuse hospitalité ; c'est là que se tient un marché fort animé avec, sur le côté, une petite halle couverte, là aussi qu'était le cercle où l'on se réunissait chaque soir, sur cette place qui pour un peu aurait ses monuments, pour peu que l'on tienne compte d'une petite pyramide élevée en souvenir d'un fonctionnaire mort victime du devoir lors d'une épidémie cholérique, ainsi que d'une modeste fontaine ornée d'une statue (figure exotique puisée aux magasins du Val d'Osne !) Les maisons de Tozeur méritent une mention spéciale par leur aspect extérieur dénotant une certaine recherche non pas architecturale mais décorative par la disposition de l'appareil des briques formant des figures géométri-

ques. Leur façade présente généralement une porte en arcade surmontée d'une fenêtre grillagée plus ou moins flanquée de lucarnes-barbacanes. La cour intérieure rappelle souvent le cloître aux arcs persans.

En dehors de la ville même il est quelques faubourgs et villages détachés tel Bled-el-Adahr, dans l'ancienne mosquée, duquel on retrouverait des traces romaines.

Malgré ses dix mille âmes, Tozeur serait bien déchue, paraît-il, de son ancienne splendeur, si, comme certains historiens le prétendraient, jamais elle avait eu une centaine de mille habitants.

Mais tout le charme et l'intérêt consiste dans les jardins parmi lesquels il faut s'égarer, suivant les sentiers, franchissant les haies au besoin, sautant même quelque ruisseau, canal de dérivation de cette véritable rivière qu'engendrent d'abondantes sources. Elles jaillissent dans le sable au lieu dit : Raz-el-Aïoun, à quelques kilomètres au delà, traçant un capricieux sillon aux bords tout garnis de

verdure. Ces jardins se distinguent par leur exubérance végétative dont on ne saurait facilement se faire une idée, tant elle est puissante et variée. La végétation y est, en effet, multiple, comme on l'a déjà vu dans les oasis en général, mais elle dépasse presque l'imagination dans ce Djerid trop peu connu. Sur le tapis de vert velours des cultures vivrières et maraîchères, se dresse toute la série des arbres fruitiers des pays chauds et de nos régions tempérées, orangers, citronniers, mandariniers, cédratiers, aux fruits jaune d'or, au feuillage toujours vert, à côté des mûriers, amandiers, grenadiers, figuiers, pêchers, abricotiers, et jusqu'à des poiriers, qui au printemps égayent cette verdure bleutée par les oliviers, avec leur virginale parure. Il n'est pas jusqu'aux bananiers qui ne s'ajoutent à cet ensemble au milieu duquel les pampres de vigne jouent leur rôle décoratif et gastronomique, on pourrait dire, courant en souples lianes de branche en branche, enlaçant les arbres, grimpant après les hautes colonnes que sont les palmiers dont les têtes couronnées



Qabiz

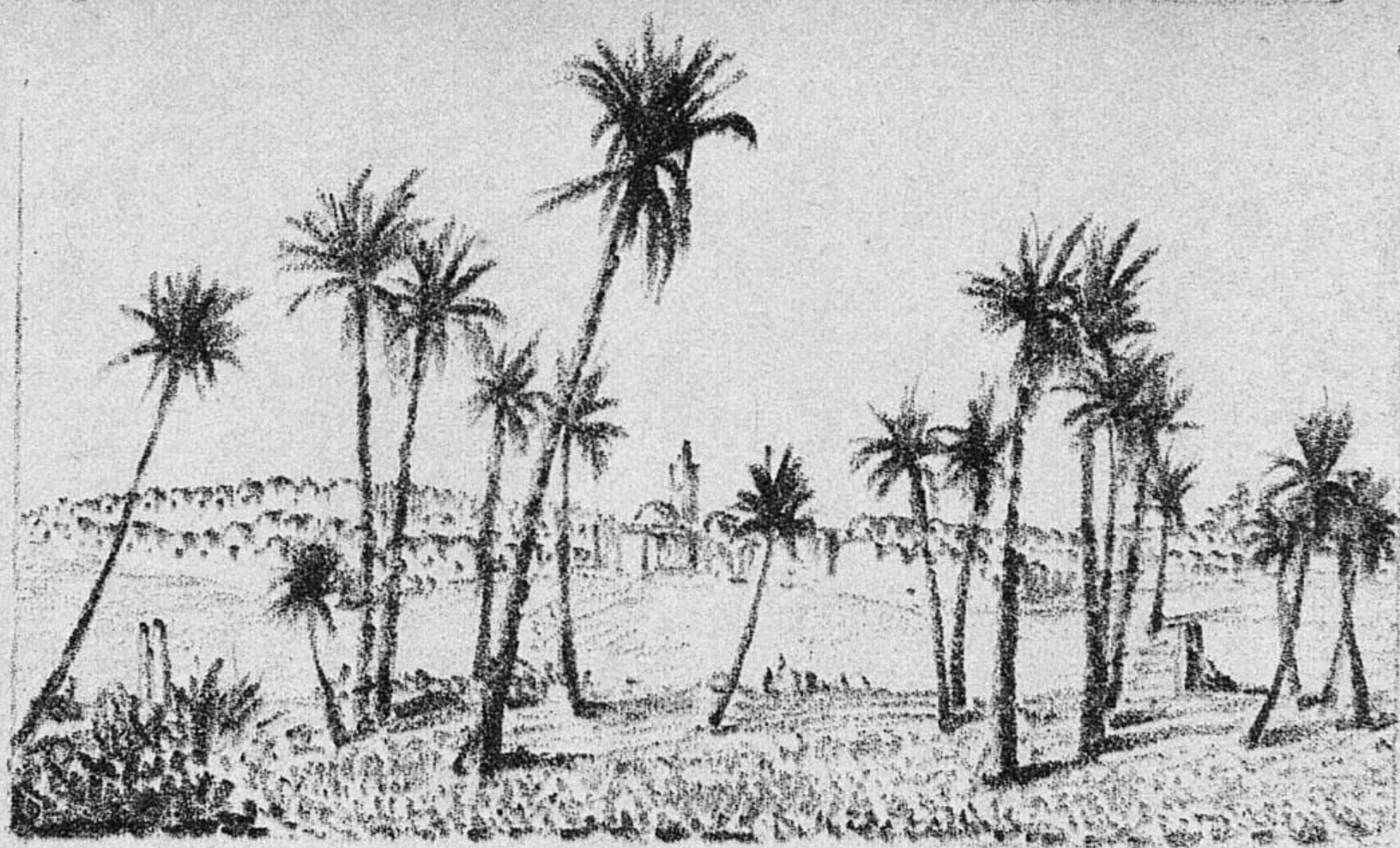


Nefta



Gafsa





Médenine

de palmes servent de toiture protectrice à ces plantes plus fragiles, les abritant contre les rayons parfois trop brûlants d'un inexorable soleil. Si le printemps a ses charmes, que dire de l'été où la végétation dans toute sa puissance voit succéder les fruits aux fleurs et en particulier les palmiers ceindre leur front de cette couronne écheveau d'or auquel pendent les dattes ambrées si savoureuses. Et l'on rêve ainsi, dans ce pays dont nombre d'habitants ne font que se laisser vivre, au milieu du silence rarement troublé, à moins qu'on ne soit distrait par l'aboiement de quelque chien hargneux dont il faudra toujours se méfier.

Les tableaux à peindre à travers la palmeraie ne manquent pas, et il est des coins qui s'agrémentent de quelque kouba plus ou moins abandonnée ; c'est encore un barrage, ou un carrefour, voir même un simple arbre aux dimensions imposantes, comme le jujubier de Sidi-Ali-Bou-Lifa (un joli nom.)

Six lieues environ séparent Nefta de Tozeur, distance plus longue qu'elle ne

l'est réellement tant la route est fastidieuse, longeant le pied des dunes parfois hautes de près de 100 mètres (au faitage) parallèlement au chott. Heureusement que le mouvement des allant et venant est important et c'est là une distraction toute trouvée. La rencontre de notre modeste personne escortée d'un cavalier à manteau bleu n'était naturellement pas sans surprendre quelques passants, s'enquérant, sans en avoir l'air, de notre individualité ; mais ce qui devait en étonner beaucoup d'autres ce devait être la réception dont nous allions être l'objet de la part d'un grand cheik, marabout vénéré, qui tint à être notre hôte...

Nefta, dont l'oasis s'étend superbe en queue de paon, également au bord du grand chott, serait plutôt plus importante que sa sœur ; elle est du reste plus peuplée et renfermerait au moins autant de palmiers (près d'un demi-million), et sa palmeraie semblerait plus belle si c'est possible. Il est vrai qu'elle est encore plus abondamment pourvue d'eau grâce à d'énormes sources qui bouillonnent dans

une vaste cuvette de sable profonde de plus de trente mètres et d'environ un kilomètre de tour, toute garnie d'une végétation dense qui lui a valu le surnom de « la Corbeille ». Sous le couvert des arbres se glissent les ondes d'émeraude où s'ébattent de joyeux baigneurs à côté de plus prosaïques indigènes lavant leur linge, lequel appendu aux branches ou étalé au sec rappelle malheureusement ces morceaux de papier que nous sommes navrés de trouver maculant un coin de fraîche verdure.

Sur partie du rebord de la Corbeille s'étagent comme deux villes séparées par le lit verdoyant de la rivière. Leurs minarets et coupoles de joli galbe dentellent agréablement leur silhouette se profilant sur les fonds lointains du chott ou le ciel, qu'ils s'éclairent violemment ou s'accusent dans l'ombre.

Moins vaste que les deux précédentes l'oasis d'El Oudiane, comportant encore près de trois cent mille palmiers et plusieurs milliers d'habitants, s'étend plutôt en longueur resserrée entre les dunes et

le chott, dans la partie où ce dernier peut être franchi sans danger d'enlèvement, car son sol mou, plus ou moins marécageux parfois peut devenir dangereux. Parmi les sept villages égrénés dans la palmeraie, Deggache, Zaouïet-el-Arab, Kris et Seddada seuls, méritent d'être cités. Nous avons été également frappés par la magnificence de ces jardins dont les bananes et les oranges sont réputées. Enfin là encore on peut voir des traces de l'époque romaine, très visiblement.

De là, part donc la piste, longue de 50 à 60 kilomètres, qui permet d'atteindre le Nefzaoua, sur l'autre rive du chott.

Cette région, beaucoup moins fréquentée et moins intéressante à tous égards que le Djerid, en diffère totalement avec sa multiplicité d'oasis de peu d'importance relativement. Kebili en semble être la principale ; puis après viendraient Douz, Douiret, Telmine, et autres, dont la visite conduirait à l'est vers Gabès, que nous atteindrons d'une façon plus pratique et confortable par la voie postale de Sfax, en une

belle et bonne route quelque peu monotone longeant le golfe de Gabès.

Ne cherchant d'autres distractions durant cette longue journée de voiture que celles qui pouvaient se présenter sous forme de caravanes ou de groupes plus ou moins pittoresques, comme ceux de femmes et enfants venant de puiser de l'eau et rentrant au douar, grande a été notre surprise de prendre contact avec un colon, courageusement et audacieusement installé en ces parages...

Gabès.

En réalité ce n'est pas encore cette fois devant une oasis que nous nous trouvons mais bien en face d'un nouveau groupement, et c'est plusieurs lieues avant d'arriver à Gabès même que l'on revoit avec plaisir un peu de verdure. Là encore également des Français se sont installés comme à l'oued Melah, aux Aouïnettes où l'on a cherché à tirer de la datte un autre parti ; on l'a distillée en une eau-de-vie qui en vaut bien une autre.

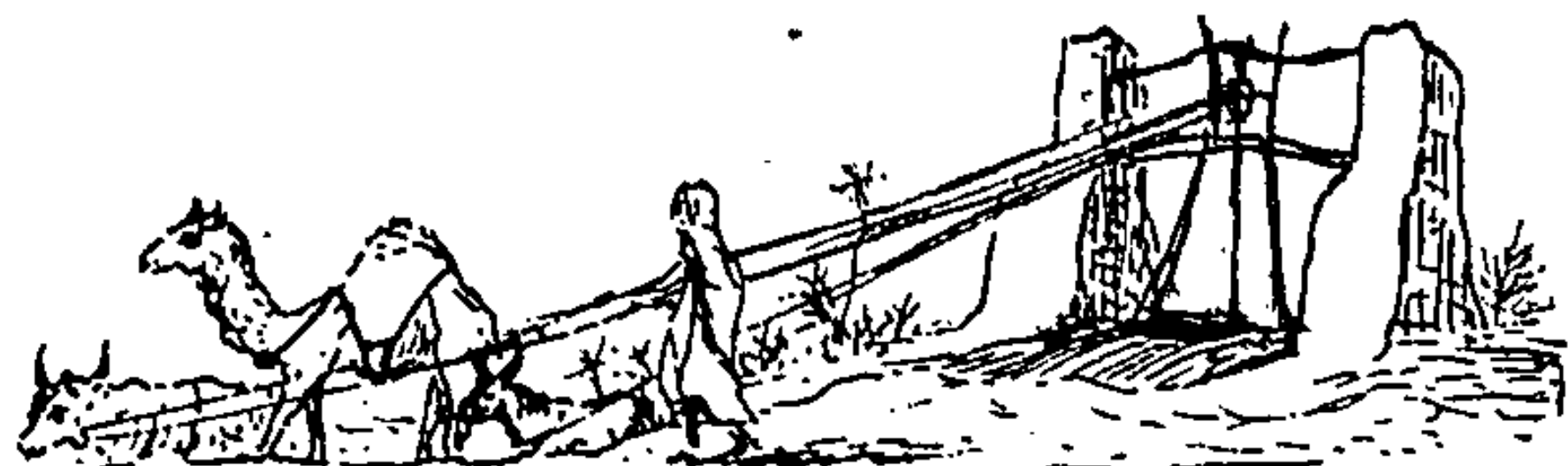
Ce sont encore les modestes oasis : d'Oudref, avec un millier d'habitants et près de quinze mille palmiers, d'El Metouïa, avec un nombre à peu près égal d'habitants, mais plus du double d'arbres, de Grenouch qui compte plus d'habitants mais moins de palmiers, et de Bou Chema dont les jardins bien compromis refleurissent.

Enfin c'est Gabès elle-même, la belle oasis tant vantée qui offre aux touristes l'énorme avantage d'être accessible directement par mer, en sa qualité exceptionnelle d'être maritime, situation qui modifie son climat, lequel plus humide convient mieux à certaines cultures maraîchères comme celle de la fève, l'asperge et autres, cultures d'arbres à fruits, comme celle des bananiers, mais moins bien à d'autres, comme celle des palmiers, qui s'élèvent au chiffre respectable de deux cent cinquante mille au moins; elle étend la suite de ses jardins sur plusieurs kilomètres de longueur depuis les sources de sa rivière jusqu'à son estuaire, transformé en modeste port ne pouvant abriter que des

chaloupes malgré les tentatives faites pour le rendre praticable.

Au long du cours de cette rivière se sont élevés des villages et même de petites villes, comme Chenini (avec environ deux mille cinq cents habitants), Djara, qui en compte près du double, Menzel (près de six mille habitants) et enfin la ville moderne, embryonnaire, avec ses rues et même une avenue, un square, le cercle et les établissements militaires, car c'est le point de concentration de toutes les troupes disséminées dans le sud-tunisien, et même un soi disant palais occupé par le général gouverneur tunisien de la région. Au total on peut donc évaluer la population à une quinzaine de mille âmes dont plus de trois cents Européens, en dehors des militaires. A ce chiffre il convient d'en ajouter un équivalent pour les tribus nomades si l'on veut avoir une idée assez approximative de l'importance de la population globale.

Nous étendrons le charme reposant des promenades à l'ombre, au long des ruisseaux murmurants ou sur les bords plus



ou moins pittoresques de la rivière où se présente plus d'un groupe original, serait nous exposer à des redites, mais c'est le cas de dire que le charme de l'une ne détruit pas celui de l'autre en parlant des oasis et qu'au résumé Gabès nous a paru mériter sa réputation. Ajoutons que les jardins sont donc toujours suffisamment pourvus d'eau grâce à la réglementation des sources captées par les Romains dont les divers barrages plus ou moins entretenus sont encore utilisés avantageusement. Les traces romaines se trouvent sous d'autres formes, car on rencontre parfois des matériaux épars, fûts de colonnes, chapiteaux et autres.

Gabès est aussi le lieu de résidence d'un contrôleur. Au sud quelques palmeraies dépendent encore du groupe, comme Teboulbou (avec vingt-cinq mille palmiers, Mareth (une quinzaine de mille), Haram (simple bouquet de verdure).

A une trentaine de kilomètres à l'ouest sur la route du Nefzaoua El Hamma est une oasis digne d'intérêt avec ses milliers de palmiers et surtout à cause de ses

eaux thermales très appréciées et dès l'époque des Romains, s'il faut en croire les piscines, leur ouvrage, dont on se sert encore aujourd'hui. Un bordj turc ruiné est également à noter.

Nous ne dirons rien de la région montagneuse des Matmata, pourtant si étrangement pittoresque avec leurs villages excavés dans un roc friable, habitations de troglodytes, sortes de ruches ouvertes sur des cours puits,... car ce serait trop nous éloigner de notre sujet, dans lequel au contraire pourraient rentrer ces non moins curieuses villes de Métameur et Médenine situées à quelque quatre-vingts kilomètres au sud de Gabès.

La route bientôt carrossable sur toute sa longueur est vers la fin quelque peu accidentée puisqu'elle franchit même en un col un éperon du massif des Matmata lequel porte un bordj juché comme un nid d'aigle, placé là pour surveiller la plaine dans laquelle apparaissent les ksours Métameur et Médenine, mais route au résumé d'un intérêt médiocre.

Ces deux petites villes avec leurs maigres jardins et leurs terres de culture où les palmiers semblent se courir les uns après les autres dans les plissements d'un sol suffisamment arrosé n'en sont pas moins fort originales avec leurs habitations voûtées, sortes de magasins parfois superposés en deux, trois étages et plus, auxquels on accède par des sortes d'échelles faites de pierres en saillie sur la muraille. Ces sortes de caves extérieures sont généralement groupées autour de grandes cours évoquant le souvenir de nos cours de ferme avec les animaux plus ou moins errants, la volaille pécorant de droite et de gauche sur le fumier ; quand elles se superposent elles rappellent les alvéoles de ruche. On y voit aussi des moulins à huile à la voûte surbaissée où de paisibles animaux tournent au manège, véritables machines vivantes. Une blanche mosquée se distingue par son minaret. Enfin une sorte de réduit permettait à la rigueur aux habitants de se défendre contre les pillards.

Contigu au ksar Médenine s'est cons-

truit un modeste village européen venu se placer sous l'abri des établissements militaires, où nous devions recevoir si aimable accueil comme nous l'avions eu à Gabès et un peu partout au surplus dans notre voyage.

A quelque 60 kilomètres plus loin c'est encore Foum Tatahouine et son poste militaire, également environné de jardins.

Et il est plus au sud encore d'autres centres habités d'importance tout à fait secondaire en l'espèce ; plus intéressants à tous égards sont les petits ports, sortes d'oasis avec leur verdure, de Zarzis et El Biban.

Nous ne saurions manquer également de signaler en ces parages les ruines fort intéressantes d'une cité romaine, Gightis, que l'on est en train de mettre à jour ; elles se dressent au long des falaises, bordant au sud-ouest la mer de Bou Grara, cette sorte de vaste lac salé, golfe bouché par l'île de Djerba, où les galères romaines venaient se mettre à l'abri, et où nos bateaux modernes pourraient pénétrer à l'aide de quelques travaux. Les petits na-

vires de guerre de la défense locale viennent du reste y faire de fugitives apparitions de temps à autre.

Ile de Djerba.

Sous quelque face qu'on la considère, la grand île tunisienne paraît plate, et en fait son plus haut relief ne dépasse pas trente et quelques mètres d'altitude, hauteur peu appréciable par rapport à sa vaste surface qui excéderait 60 000 hectares offrant un développement de côtes de plus de 160 kilomètres. L'accostage de l'île se présentant plutôt sous forme de plages est peu facile vu le manque de profondeur d'eau et c'est ainsi que les gros navires doivent se tenir à plusieurs milles au large, où il faut plus ou moins péniblement aller les trouver, bien heureux quand la mer trop agitée ne les oblige pas à brûler l'escale, communications donc fort aléatoires. Le service postal se fait par terre, la pointe sud-ouest de l'île où se trouve le véritable port qui permettrait d'approcher plus près de terre, n'étant séparée du continent que

par un large canal. Et malgré l'isolement relatif à sa position, reléguée qu'elle semble être au fond d'un golfe méditerranéen, l'île de Djerba est une des perles de la Régence, c'est presque un immense jardin et c'est en tous cas de beaucoup la plus vaste et la plus prospère des oasis tunisiennes, au reste son aspect verdoyant, sa population de plus de quarante mille habitants, la valeur de son sol (terrains valant parfois jusqu'à 5,000 francs l'hectare), tout le prouve.

Il nous souvient encore de ces belles promenades faites au pas calme de quelque dolente mule à travers la verdoyante campagne cultivée avec soin, plantée d'arbres variés et surtout de palmiers et d'oliviers (on compterait deux millions des premiers et huit cent mille des seconds) au milieu desquels apparaissent quelques groupes de blanches habitations ou quelque demeure isolée, ou encore quelque svelte minaret ou gracieuse coupole de mosquée ou de tombeau. On est frappé par le nombre et l'importance des citernes entretenues avec soin ; c'est que

L'eau indispensable est rare ; elle ne jaillit point en source et les puits fort nombreux cependant paraissent insuffisants. Et malgré cela, grâce aux efforts humains, on a une impression de prospérité bien que le sol ne soit au résumé que du sable. De plus il se dégage de l'ensemble un sentiment de bien-être ; il semble qu'à Djerba il ne doit point y avoir de misère. De fait tout le monde y a sa place au soleil. Le Djerbien du reste paraît être au-dessus de ses frères mulsumans ; en général, plutôt intelligent, il est de plus travailleur et a une aptitude spéciale pour le commerce. Aussi ne craint-il pas de s'expatrier au besoin mais toujours avec l'arrière-pensée de revenir au pays. Il ne tire pas partie de son sol qu'au point de vue agricole, il est industriel, viticulteur parfois (on trouve des centaines d'hectares plantés en vigne donnant un vin excellent), il a planté des mûriers et il s'occupe des vers à soie, du coton même, il est tisserand à l'occasion, etc., et il ne serait pas impossible qu'un jour ou l'autre il ne fît des primeurs.

L'île possède en dehors de la pêche du poisson abondant en ces parages, celle fort intéressante de l'éponge qui garnit certains plateaux sous-marins. Elle emploie des milliers d'hommes et se pratique sous la surveillance administrative soit à la main, soit au châlut à l'aide d'embarcations à voile. Dans le premier cas c'est après avoir osculté le fond à l'aide d'une sorte de lunette plongée dans l'eau que le pêcheur muni d'une longue perche armée d'une fourche détache l'éponge, tandis que dans le second il drague au jugé, opérant quelquefois des destructions nuisibles. On n'a pas encore osé permettre l'usage du scaphandre. Ces éponges en général sont plutôt d'espèce commune, mais commerciale.

Quoique disséminés dans l'île, les Djerbiens se sont groupés aussi en quelque villes (houmt) comme ceux de Souk, le chef-lieu, où réside le contrôleur et où l'on compte plusieurs centaines d'Européens (l'île en renfermerait environ huit cents dont deux cents Français) d'Adjim, le vrai port, d'El Aghir, El Kantara, un

futur port, de Midoun, Mahboubine, et autres, ces derniers célèbres par leurs beaux jardins cultivés avec un soin particulier et entourés de hautes levées en terre (tabias). Les Djerbiens sont donc musulmans, mais fervents, s'il faut en croire les trois cent soixante mosquées de l'île... que nous n'avons pas comptées bien entendu.

Nous croyons en avoir assez dit, en ajoutant pour terminer qu'à Djerba comme ailleurs il existe aussi des monuments romains qu'on ne paraît pas avoir exactement déterminés.



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

ALGÉRIE

ORAN	11
Au Sud-Oranais	
La route	17
Le Figuig	23
L'Extrême-Sud	30
ALGER.	35
Sud-Algérien	41
Mzab	44
Extrême-Sud	47
Bou-Saâda-le-Hodna	50
CONSTANTINE	53
Sud-Constantinois	57
Zibans	59
Oued-Rirh	64
Souf	80
Oasis diverses	81

TUNISIE

TUNIS.	85
BIZERTE	89
Sud-Tunisien. Sousse	93
Sfax	95
Djérid	96
Gabès	109
Djerba	116

Imprimerie M.-R. Leroy, 185, rue de Vanves.

